

HISTOIRE
NATURELLE
D E
LA RELIGION.

Traduit de l'Anglois de Mr. D. HUME.

A V E C

**Un Examen critique & philosophique
de cet Ouvrage.**

Aditus Biblioth. Studios. Acad. Laus.

Quistora  *Leresche*
Biblioth. *Turtas*

anno

1788



**A AMSTERDAM,
CHEZ J. H. SCHNEIDER.**

M. DCC. LIX.

17
7565
3

578 672

0/51514



À

MONSIEUR HUME,

*Auteur de la Tragédie de DOUGLAS.**

MON CHER AMI,

IL étoit d'usage chez les Anciens de ne dédier ses livres qu'à ses amis & à ses égaux. Les Dédicaces n'étoient pas alors des monumens de basse flaterie, mais d'estime & d'affection. Dans ces jours de liberté & de candeur les Ecrivains savoient honorer leurs Patrons sans s'avilir eux-mêmes. Si quelquefois il s'y glissoit un peu de partialité; elle étoit telle que l'amitié pouvoit lui servir d'excuse.

Une autre espece de liberté dont l'Antiquité seule nous fournit l'exemple, c'est la liberté de penser. La diversité des opinions n'empêchoit pas les gens de Lettres de s'es-

* Ce Mr. HUME est un Ecclésiastique Ecoffois, parent de notre Auteur. Après la Tragédie de *Douglas*, il donna celle d'*Agis*: elles sont toutes deux fort estimées des connoisseurs.

timer & de s'aimer : ayant les mêmes inclinations & les mêmes mœurs, ils ne se querelloient pas pour des principes : les Sciences furent souvent pour eux des sujets de discussion ; jamais des sujets d'animosité. Cicéron, qui étoit de l'Académie, adresse ses traités philosophiques, tantôt au Stoïcien Brutus, tantôt à l'Epicurien Atticus.

Je me suis senti, MON CHER AMI, une forte envie de faire revivre ces louables coutumes, en vous dédiant ces Dissertations. Je vous appelle mon Ami, je vous prendrai toujours pour tel ; & la différence de nos sentimens sur plusieurs points de spéculation ne m'empêchera jamais de vous donner ce nom. J'ai remarqué que cette différence ne faisoit qu'animer nos conversations ; tandis que notre amour commun pour les Sciences & les Lettres cimentoit notre amitié. J'admirai votre génie, lors même que je crus que le préjugé vous dominoit : & vous m'avez dit quelquefois que vous excusiez mes erreurs, en faveur de ma franchise & de ma sincérité.

Mais, pour dire vrai, l'admiration que m'inspire la beauté de votre génie n'est pas

(VII)

le principal motif qui m'engage à vous dédier ce Livre. C'est le cas que je fais de votre caractère , & l'affection personnelle que j'ai pour vous ; c'est cet esprit généreux qui vous suit par - tout ; ce sont ces sentimens nobles d'honneur & d'intégrité , qui depuis long-tems m'attachent si fortement à vos intérêts , & qui m'ont fait desirer qu'il existât un monument public de notre amitié , & que ce monument pût passer à la postérité.

J'avouerai encore que j'ai eu l'ambition d'être le premier admirateur public de votre excellente Tragédie de Douglas , une des piéces les plus intéressantes & les plus pathétiques qui ayent jamais paru sur le théâtre. Si je la préférois à Mérope de Maffei , & à celle de Voltaire , à qui elle ressemble par le sujet ; si je disois qu'elle a plus de feu & d'esprit que la première , plus de tendresse & de simplicité que la seconde ; on pourroit me taxer de partialité : & comment me disculperois-je entièrement de ce reproche , après les protestations d'amitié que je viens de vous faire ? Mais les larmes véritables qui coulerent de tous les yeux , pendant les nombreuses représentations que l'on en fit

(VIII)

sur notre théâtre ; cet empire que l'on vous vit exercer sur le cœur humain , voilà ce qui prouve incontestablement que vous possédez le vrai génie dramatique de Shakespear & d'Otway , dégagé de la barbarie de l'un , & de la licence de l'autre.

Mes ennemis , vous le savez , & quelquefois même mes amis m'ont reproché d'aimer les paradoxes , & les opinions singulières : je m'attens que l'idée que je me donne ici de votre Douglas , m'attirera de nouveau ce reproche : on me dira sans doute que j'ai su adroitement me prévaloir du seul tems où des louanges données à cette piece pouvoient passer pour paradoxes , je veux dire d'un tems antérieur à sa publication. Mais je me consolerais aisément de ces plaisanteries , si vous recevez avec bonté ce témoignage de mon estime , & si vous croyez que je suis très-sincèrement ,

MON CHER AMI ,

Votre très-affectionné ami &
très-humble Serviteur ,

DAVID HUME.

HIST.



HISTOIRE

NATURELLE

DE

LA RELIGION.

INTRODUCTION.

♦♦♦♦♦ S I toutes les recherches qui
♦♦♦♦♦ concernent la Religion sont de
♦♦♦♦♦ la dernière importance , cette
♦♦♦♦♦ matière offre sur-tout à notre
♦♦♦♦♦ examen deux questions qui doi-
♦♦♦♦♦ vent principalement nous intéresser. Sur
♦♦♦♦♦ quels argumens la Religion est-elle fondée ?
♦♦♦♦♦ Et quels sont les principes de la Nature
♦♦♦♦♦ humaine dont elle tire son origine ?

Heureusement la première de ces ques-
tions , qui est la plus importante , admet
une solution fort aisée , ou du moins une
solution fort claire. L'Univers entier an-

Tome I

A

nonce l'existence d'un Auteur intelligent : il n'y a point d'homme raisonnable qui après un examen sérieux puisse douter un moment de la vérité des principes fondamentaux de la Religion réduite au pur Théisme. Mais la question qui concerne son origine dans l'esprit de l'homme , a plus de difficulté.

Il paroît à la vérité que dans tous les tems & chez toutes les Nations on ait cru assez généralement qu'il existe un Pouvoir supérieur, intelligent & invisible ; cependant cela n'est peut-être pas si absolument vrai , qu'il ne souffre point d'exception ; encore moins est-il vrai que cette croyance ait fait naître les mêmes idées dans tous les esprits. Si nous pouvons nous en fier aux Relations des Voyageurs & des Historiens , on a découvert des peuples dépourvus de tout sentiment de Religion : d'un autre côté , il est sûr que l'on ne trouve pas deux Peuples ; que dis-je ? on aura de la peine à trouver deux hommes qui sur cet article croient précisément la même chose.

Il n'est donc pas probable que ce sentiment naisse d'un instinct ordinaire , ou d'une impression primitive de la Nature : il n'en est point à son égard comme de l'amour propre , ou comme de cet amour

que se portent les deux sexes : ces instincts sont toujours & par-tout les mêmes, ils ne s'écartent jamais de leurs objets, & ces objets sont exactement déterminés. Les principes que nous appellons *premiers* en fait de Religion, ne sont que des principes *secondaires*, susceptibles d'une infinité de variations, que diverses causes & divers accidens peuvent y produire ; quelquefois même un concours extraordinaire de certaines circonstances en arrête l'influence, & les empêche de produire leurs effets. Quels sont-ils donc ces principes ? Quelles sont les causes, quels sont les accidens qui en dirigent les opérations ? C'est ce que nous allons examiner.

I.

Si nous réfléchissons sur l'origine des Sociétés, si nous les voyons sortir de leur enfance, si nous observons les progrès qu'elles font vers la perfection, je ne crois pas que nous puissions douter que le Polythéisme ou l'Idolâtrie n'ait été la première & la plus ancienne Religion du monde. Je tâcherai de le prouver.

C'est un fait incontestable qu'en remontant au-delà d'environ 1700 ans, on trouve tout le Genre Humain idolâtre. On ne sauroit nous objecter ici ni les doutes &

les principes sceptiques d'un petit nombre de Philosophes, ni le Théisme d'une ou de deux Nations tout au plus, Théisme encore qui n'étoit pas épuré. Tenons-nous donc au témoignage de l'histoire, qui n'est point équivoque. Plus nous perçons dans l'Antiquité, plus nous voyons les hommes plongés dans l'Idolâtrie : on n'y apperçoit pas la moindre trace d'une Religion plus parfaite : tous les vieux monumens nous présentent le Polythéisme comme la doctrine établie & publiquement reçue. Qu'opposera-t-on à une vérité aussi évidente, à une vérité également attestée par l'Orient & par l'Occident, par le Septentrion & par le Midi ?

Autant que nous pouvons suivre le fil de l'Histoire, nous trouvons le Genre Humain livré au Polythéisme ; & pourrions-nous croire que dans des tems plus reculés, avant la découverte des Arts & des Sciences, les principes du pur Théisme eussent prévalu ? Ce seroit dire que les hommes découvrirent la vérité pendant qu'ils étoient ignorans & barbares, & qu'aussi-tôt qu'ils commencèrent à s'instruire & à se polir, ils tomberent dans l'erreur.

Cette assertion non-seulement n'a pas une ombre de vraisemblance ; elle est con-

traire à tout ce que l'expérience nous fait connoître des principes & des opinions des Peuples barbares. Les Tribus sauvages de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Asie sont toutes idolâtres ; cela est vrai sans exception. Supposons qu'un Voyageur tombe dans une région inconnue : s'il y trouve des Peuples qui cultivent les Arts & les Sciences, cela ne lui prouve encore ni que ces peuples soient Théistes, ni qu'ils ne le soient pas, quoique l'un soit déjà plus probable que l'autre ; mais enfin il n'en sauroit prononcer avec certitude, avant d'avoir pris des informations plus particulieres. Si au contraire ce voyageur trouve la contrée habitée par une Nation ignorante & barbare, il peut s'assurer d'avance que c'est une nation idolâtre ; & il ne seroit gueres possible qu'il s'y trompât.

Pour peu que l'on médite sur les progrès naturels de nos connoissances, on sera persuadé que la multitude ignorante devoit se former d'abord des idées bien basses & biens grossieres d'un pouvoir supérieur. Comment veut-on qu'elle se soit élevée, tout d'un coup, à la notion de l'Être tout-parfait, qui a mis de l'ordre & de la régularité dans toutes les parties de la Nature ? Croira-t-on que les hommes

se soient représenté la Divinité comme un esprit pur , comme un être tout-sage , tout-puissant , immense , avant de se la représenter comme un Pouvoir borné , avec des passions , des appétits , des organes même semblables aux nôtres ? J'aimerois autant croire que les palais ont été connus avant les chaumieres , & que la Géométrie a précédé l'Agriculture. L'esprit ne s'éleve que par degrés : il ne se forme l'idée du parfait qu'en faisant abstraction de ce qui ne l'est pas : discernant peu à peu ce qu'il y a de grand & de noble dans ses conceptions , de ce qu'il y a de petit & de chétif , il applique le premier , dans le degré le plus sublime , à sa Divinité. Si quelque chose pouvoit troubler cet ordre naturel de nos pensées , ce devoit être un argument , également clair & invincible , qui transportât immédiatement nos ames dans les principes du Théisme , & qu'il leur fit , pour ainsi dire , franchir d'un saut le vaste intervalle qui est entre la Nature Humaine & la Nature Divine. Je ne nie point que par l'étude & l'examen cet argument ne puisse être tiré de la structure & de l'arrangement de l'Univers ; mais ce qui me paroît inconcevable , c'est qu'il ait été à la portée des hommes grossiers , lorsqu'ils se firent les premières idées d'une Religion.

On ne s'amuse pas à rechercher les causes des objets qui nous sont familiers ; ces objets ne réveillent ni notre curiosité , ni même notre attention ; quelque extraordinaires , quelque surprenans qu'ils puissent être , le gros des hommes les voit sans les examiner. Nous concevons Adam , tel qu'il nous est dépeint dans le Poëme de Milton , paroissant tout d'un coup dans le Paradis , avec l'usage parfait de toutes ses facultés ; il étoit naturel sans doute qu'il fût frappé du brillant spectacle dont il se trouvoit environné : les cieux , l'air , la terre , son propre corps , tout devoit lui causer de l'étonnement , & le porter à se demander , d'où pouvoient venir tant de merveilles. Mais un animal sauvage & misérable , tel qu'étoit l'homme dans l'origine de la Société , un animal en proie aux besoins & aux passions , peut-il avoir le loisir d'admirer les beautés de la Nature ? Lui peut-il venir dans l'esprit de rechercher les causes de ces objets avec lesquels une constante habitude l'a familiarisé dès sa plus tendre enfance ? Tout au contraire , plus la Nature lui paroît régulière & uniforme , c'est-à-dire plus elle est parfaite , plus aussi il y est accoutumé , & moins il se sent d'envie de la creuser. La naissance d'un monstre attire sa curiosité ;

cet événement lui paroît un prodige , fa nouveauté l'allarme : il tremble , il prie , il offre des sacrifices ; au lieu que dans un animal qui a tous ses membres bien proportionnés , il ne trouve rien que de fort ordinaire , rien qui puisse lui inspirer des sentimens ou des pratiques religieuses. Demandez - lui d'où cet animal tire son origine ; il répondra , de l'accouplement d'autres animaux de même espèce : Et ceux-ci ? D'un accouplement antérieur. Il satisfait sa curiosité en la reculant : il lui suffit d'avoir mis une petite distance entre lui & la question , pour la perdre bientôt entièrement de vue. Ne croyez pas qu'il s'avise seulement de penser à l'origine du premier animal ; encore moins pensera-t-il à celle du système entier de l'Univers : ou si vous faites naître cette question , n'attendez pas qu'il se tourmente l'esprit sur un sujet placé si loin de lui , qui l'intéresse si peu , & qui est si fort au-dessus de sa capacité.

De plus , si les hommes se sont d'abord convaincus de l'existence de l'Être suprême par des raisonnemens tirés des merveilles de la Nature , il n'étoit pas possible qu'ils abandonnassent jamais cette croyance pour se jeter dans l'Idolâtrie. Les mêmes principes qui auroient produit & répandu
parmi

parmi les hommes cette brillante opinion, devoient encore plus aisément la conserver. Il est infiniment plus difficile de découvrir & de prouver une vérité, que de la maintenir lorsqu'elle est découverte & prouvée.

Il y a une grande différence entre les faits historiques & les sentimens de spéculation ; ces deux sortes de connoissances ne se répandent pas par la même voie. Les faits historiques qui transmis par les témoins oculaires, & par leurs contemporains, passent de bouche en bouche à la postérité, sont défigurés dans chaque nouveau récit ; il peut arriver au bout d'un certain tems qu'ils ne se ressemblent presque plus, ou même qu'ils deviennent tout-à-fait méconnoissables. La foiblesse de notre mémoire, le plaisir que les hommes trouvent à exagérer, leur molle nonchalance, tout cela, dis-je, contribue aux altérations des événemens qui ne sont point conservés par écrit. Le raisonnement n'ayant point de prise, ou n'en ayant que fort peu sur ces sortes de matieres, ne sauroit y rappeler la vérité lorsqu'une fois elle s'en est éclipcée. C'est ainsi que l'on suppose que les fables d'Hercule, de Thésée & de Bacchus sont originairement fondées dans des histoires qui ont

été corrompues par la Tradition.

Le cas est différent par rapport aux opinions spéculatives. Si les argumens qui les prouvent sont assez clairs & assez à la portée commune pour convaincre tous les hommes, ils conserveront à ces opinions leur pureté primitive, par-tout où elles se feront répandues. Si ce sont des argumens abstrus qui surpassent la portée du vulgaire, les doctrines qui s'y appuient ne seront connues que d'un petit nombre de personnes, & seront ensevelies dans l'oubli aussi-tôt que ces personnes cesseront de s'en occuper. Que des deux membres de ce dilemme on choisisse celui qu'on voudra, il paroîtra également impossible que la Religion primitive du Genre Humain ait été un Théisme raisonné, dont la corruption eût engendré l'Idolâtrie & les diverses superstitions du Monde païen. Des raisonnemens aisés l'eussent empêché de se corrompre : des raisonnemens abstraits & difficiles l'eussent dérobé à la connaissance du peuple, seul corrupteur des principes & des opinions.

II.

Si donc nous voulons pousser notre recherche avec succès, le Polythéisme, con-

fidéré comme la premiere Religion du Genre Humain plongé dans l'ignorance , est le point dont nous devons partir.

Si la contemplation des œuvres de la Nature avoit conduit les hommes à la connoissance d'un Pouvoir supérieur , intelligent & invisible , ils n'auroient jamais attribué qu'à un seul être la production & l'arrangement de la grande machine de l'Univers ; ils n'auroient jamais pu se figurer que ce plan régulier , que ce systême dont toutes les parties sont si bien proportionnées , fût l'ouvrage de plusieurs. Car quoiqu'il y ait des personnes d'un tour d'esprit particulier qui ne voient pas qu'il fût si absurde d'imaginer que plusieurs êtres indépendans les uns des autres , & tous doués d'une sagesse supérieure , eussent pu concerter un pareil plan & l'exécuter en commun , ce ne sont pourtant-là que des hypotheses : & quand nous en accorderions la possibilité , il n'y auroit encore ni nécessité ni vraisemblance que cela fût ainsi. Dans toute l'étendue du Monde on ne voit qu'un modele , chaque chose est ajustée à chaque chose , le même dessein regne partout. Cette uniformité nous oblige à reconnoître un Auteur unique ; la supposition de plus d'une cause avec les mêmes attributs & les mêmes effets , ne feroit

qu'embarrasser l'imagination sans contenter l'entendement. (a).

Mais si , d'un autre côté , quittant les œuvres de la Nature , nous cherchons les traces d'un Pouvoir invisible dans les événemens de la vie humaine , la variété & la contrariété que nous y trouvons , nous conduira nécessairement au Polythéisme , & nous fera reconnoître plusieurs Divinités bornées & imparfaites. Ce que le soleil fait mourir est ravagé par la tempête ; les plantes qui se nourrissent de l'humidité des pluies & des rosées , sont desséchées par les ardeurs du soleil. Ici une Nation que la famine désole , trouve sa ressource dans la guerre ; là les maladies & la peste dépeuplent un Royaume florissant , qui nage dans l'abondance. La même Nation n'a pas les mêmes succès par terre & par mer : aujourd'hui elle triomphe de ses ennemis , demain elle succombera sous leurs armes. En un mot , cette dispensation des événemens que nous attribuons à une Providence particulière est varia-

(a) Pline nous dit que trois artistes avoient travaillé à la statue de Laocoon : cependant il est sûr que sans en être avertis , un groupe de figures taillé dans la pierre & exécuté sur le même plan , ne nous paroîtroit jamais l'ouvrage de plus d'un statuaire. Attribuer un effet unique à la combinaison de plusieurs causes , ce n'est point du tout raisonner d'une façon naturelle.

ble & incertaine au dernier point. Si plusieurs intelligences s'en mêlent , ce ne peut être qu'avec des desseins & des vues contraires , ce qui doit produire entre elles un combat perpétuel. Si une seule Intelligence y préside , il faut qu'elle soit sujette à se repentir & à changer de résolution , ce qui ne pourroit arriver que par impuissance ou par légéreté. Chaque Peuple a sa Divinité tutélaire : chaque élément est gouverné par un maître invisible : les Dieux ont partagé l'empire du Monde , chacun a son propre domaine , & le même Dieu ne fuit pas toujours la même conduite : un jour il vous protege , l'autre il vous abandonne : ses faveurs & sa haine dépendent de prieres & de sacrifices , de rites & de cérémonies bien ou mal administrées. C'est delà que viennent tous les biens & tous les maux entre lesquels nous voyons flotter la vie humaine.

Concluons-en qu'aucune des Nations Idolâtres n'a puisé ses premières idées religieuses dans le spectacle de la Nature. L'intérêt que les hommes prennent aux divers événemens de la vie , les espérances & les craintes dont sans cesse ils sont agités , voilà la vraie source de ces Religions. Aussi voyons-nous que les Idolâ-

tres ont de tout tems eu soin de distinguer les différentes fonctions de leurs Divinités , & qu'ils se sont adressés , selon les occasions , à celle qui présidoit aux choses qu'ils souhaitoient de voir réussir. Junon est invoquée pour les mariages , Lucine pour les accouchemens , Neptune exauce les prieres du Navigateur , Mars celles du Guerrier ; le Laboureur cultive ses champs sous la protection de Cérés , le Marchand se recommande à Mercure. Rien n'arrive dans le Monde qui ne soit confié au gouvernement de quelque Intelligence ; & dans la vie humaine il n'y a point de bon ni de mauvais succès qui ne puisse devenir un sujet de prieres ou d'actions de graces. (b)

C'est en effet une vérité incontestable ; que pour porter l'attention des hommes au-delà du monde visible , & pour la faire remonter jusqu'à une puissance invifible ,

(b) *Fragilis & laboriosa mortalitas in partes ista digessit , infirmitatis suæ memor , ut portionibus quisque coleret quo maximè indigeret.* Plin. L. II.

Dès les tems d'Hésiode , il y eut déjà trente mille Dieux. *Op. & Dier. L. 1. v. 250.* Cependant ce nombre ne suffisoit pas encore aux fonctions qu'ils avoient à remplir : il fallut subdiviser leurs tâches : il y eut jusqu'à un Dieu qui présidoit à l'éternuement. *V. Arist. Probl. Sect. XXXIII. c. 7.* Le département de la génération fut divisé entre plusieurs Dieux , à cause de l'importance & de la dignité de cet acte.

il faut que quelque passion les anime ; ils n'entreprendroient jamais de pareilles recherches, s'ils n'avoient point de motif pour les entreprendre. Mais quelle passion nous expliquera un effet qui est de si grande importance ? Seroit-ce une curiosité qui se borne à la spéculation ? Seroit-ce le pur amour de la vérité ? Motifs trop subtils pour faire impression sur des âmes grossières ; & qui d'ailleurs conduiroient à l'examen de la structure du monde, objet trop vaste pour des esprits si bornés. On ne peut supposer à ces hommes barbares que les passions les plus ordinaires, le desir du bonheur, la crainte de la misere, les terreurs qu'inspire la mort, la soif de la vengeance, les appétits naturels qui portent à rechercher la nourriture & les nécessités de la vie ; il n'y a point d'autres motifs qui puissent agir sur eux. Ce sont ces sortes d'espérances & de frayeurs, mais les dernières sur-tout, qui les engagent à interroger l'avenir avec une curiosité inquiète, à vouloir sonder l'ordre des causes futures, & prévoir les événemens incertains de la vie humaine. C'est à travers une scène si remplie de désordres, qu'avec des yeux égarés & stupéfaits ils entrevoient, pour la première fois, des traces obscures d'une Divinité.

III.

Ce monde que nous habitons est un grand théâtre dont les machines nous sont cachées : nous ne voyons point les premiers ressorts , nous ignorons les causes des événemens : menacés sans cesse de mille maux , nous manquons toujours ou d'intelligence pour les prévoir , ou de puissance pour les prévenir : nous sommes continuellement flottans entre la vie & la mort , entre la maladie & la santé , entre l'abondance & la disette. Des causes secrètes versent sur la race humaine ces biens & ces maux : elles agissent souvent lorsque l'on s'y attend le moins ; & leur façon d'agir est un mystère.

Ces causes inconnues sont les objets constans de nos craintes & de nos espérances : & tandis que l'attente d'un avenir incertain nous inquiete & trouble notre repos , l'imagination de son côté travaille à se former des idées de ces pouvoirs dont nous dépendons si fort. Si les hommes favoient analyser la Nature , en suivant la Philosophie la plus vraisemblable ou du moins la plus intelligible ; ils verroient qu'en effet ces causes ne consistent que dans l'arrangement des moindres particules de nos corps , & des objets extérieurs : ils
verroient

verroient que de ce mécanisme invariable dépendent tous ces événemens qui leur causent tant d'inquiétude. Mais cette Philosophie n'est point faite pour le stupide Vulgaire : il ne conçoit les causes inconues que d'une maniere vague & confusément ; cependant son imagination , toujours occupée du même sujet , s'efforce d'en produire une idée plus distincte. Plus l'esprit se tourne vers ces causes , plus il considère combien leurs opérations sont indéterminées ; moins il est satisfait de ses recherches : il seroit forcé d'abandonner une aussi pénible entreprise , si un penchant inné à la nature humaine ne le conduisoit à un systême qui lui paroît plausible.

Les hommes en général inclinent à se figurer tous les êtres semblables à eux-mêmes , à revêtir tous les objets de qualités qui leur sont familières , & qu'ils sentent en leurs propres personnes. Nous voyons une face humaine dans la lune , des armées dans les nuages , & nous penchons tous à attribuer de la bonne ou de la mauvaise volonté à toutes les choses indifféremment qui nous plaisent ou qui nous choquent ; il n'y a que l'expérience & la réflexion qui puissent nous corriger de cette erreur. De-là le fréquent usage de la Prosopopée

& les beautés dont elle enrichit la Poésie : les arbres , les montagnes & les rivières se personnifient , la Nature inanimée prend de la vie & du sentiment. Je veux que nous ne soyons pas les dupes de ces expressions poétiques , & que nous ne les confondions point avec la réalité ; nous y trouvons au moins du beau & du naturel ; cela ne prouve-t-il pas qu'elles plaisent à notre imagination , & qu'elles flattent un certain penchant qui est en nous ? Mais que dis-je ? Les Dieux des fleuves & les Hamadryades ne passeront pas chez tous les hommes pour des personnages imaginaires ; leur existence peut devenir un article de foi , que l'ignorance consacrera , Les bois & les campagnes se peupleront de Génies , d'esprits invisibles qui les habitent & les protègent. Les Philosophes même ne se sont pas entièrement garantis de ce foible : ne les a-t-on pas vu donner à la matière brute une horreur du vuide , des sympathies , des antipathies , & d'autres affections qui n'appartiennent qu'à l'espèce humaine ? Au fond cela n'étoit pas plus absurde que de transporter , comme on ne le fait encore que trop , nos passions & nos foiblesses dans le Ciel , de dépeindre la Divinité comme un être jaloux , vindicatif , partial & capricieux , d'en tracer ,

en un mot, un portrait qui ressemble à un homme méchant & insensé, avec la différence qu'on lui accorde plus de pouvoir & d'autorité.

Faut-il donc s'étonner qu'avec cette ignorance totale par rapport aux causes, & tremblant à la seule pensée de l'avenir, le genre humain se soit soumis au gouvernement immédiat de certains Pouvoirs invisibles, en qui il supposoit de l'intelligence & du sentiment ? Les causes inconnues toujours présentes à l'esprit, & s'offrant toujours sous le même aspect, devoient paroître toutes de la même espèce. Nous les ferons donc penser & raisonner, nous leur donnerons nos passions, nos organes même, & notre figure, afin de leur ressembler davantage.

Les hommes deviennent plus superstitieux à mesure qu'ils éprouvent un plus grand nombre d'accidens dans le cours de leur vie. Les joueurs & les mariniers sont des preuves frappantes de cette vérité : quoique de tous les hommes les moins capables de réfléchir, on les voit livrés aux craintes les plus ridicules, aux superstitions les plus frivoles. Les Dieux, disoit Coriolan, influent sur tout, mais en particulier sur les événemens de la guerre, parce que ce sont les plus incertains.

(c) Toute la vie humaine est exposée aux vicissitudes de la fortune, & l'étoit bien davantage avant que l'ordre fût introduit par l'institution du gouvernement. Ces tems barbares devoient donc être le regne de la superstition, & les hommes de ces tems - là devoient n'avoir rien de plus pressé que de tâcher de connoître ces substances invisibles dont ils attendoient tous leurs biens & tous leurs maux. N'ayant aucune notion de l'Astronomie, ni de la Botanique, ni de l'Anatomie, trop peu curieux pour observer la merveilleuse subordination des causes finales, comment se seroient-ils élevés jusqu'à cette première cause, source de tous les êtres, jusqu'à cet esprit infiniment parfait dont la volonté toute-puissante arrangea l'Univers? Une idée aussi sublime étoit trop au-dessus de leur étroite conception : ils n'étoient capables, ni d'appercevoir la beauté de l'ouvrage, ni de comprendre la grandeur de l'ouvrier. Il ne leur restoit donc qu'à se représenter leurs Dieux, comme une façon de créatures humaines, peut-être même prises d'entre les hommes, invisibles à la vérité, & plus puissantes que nous, mais conservant d'ailleurs toutes les passions & tous les appetits, de même

(c) Dion, Hal. Lib. VIII.

que les organes corporels , appropriés à notre espece. Des substances aussi limitées , quoique maîtresses de notre sort , ne pouvant pas se trouver par-tout , ni exercer par-tout leur empire , il fallut en multiplier prodigieusement le nombre , & le proportionner à la variété des événemens qui changent la face de la Nature. Dès-lors parut une foule de Divinités locales , & tous les espaces en furent remplis. C'est ainsi que l'Idolâtrie a subjugué & subjugué encore les hommes dépourvus d'instruction ; c'est-à-dire , la plus grande partie du genre humain. (d)

Toutes les affections humaines peuvent nous suggérer l'idée de ces Intelligences invisibles , l'espérance , la crainte , la reconnoissance , la tristesse. Cependant , si nous fondons nos cœurs , si nous obser-

(d) Le passage suivant d'Euripide vient ici si à propos que je ne puis m'empêcher de le transcrire.

Ὅχι ἐὶν ἔδειν πῖσόν , οὐτ' εὐδοξία
 Ὅυτ' ἀν καλῶς πράσσοντα μὴ πράξειν κακῶς·
 Φυροῦσι δ' αὖθ' οἱ θεοὶ κάλιντε καὶ πρόσω ,
 Ταραγμῶν ἐντιθέντες , ὡς ἀγνωσία
 Σέβω μιν αὐτῶς·

HECUBA.

Rien n'est stable dans l'Univers : la gloire passe ; le bonheur s'envole. Les Dieux bouleversent la vie humaine , en y mêlant ensemble les choses les plus contraires : ils confondent tout : ils nous tiennent dans l'incertitude , afin que nous les respections davantage.

vons ce qui se passe autour de nous ; il se trouvera que les passions tristes nous font plus souvent fléchir les genoux que les passions agréables. Nous recevons communément la prospérité, comme une chose qui nous est due, & sans nous informer d'où elle vient : elle nous remplit de joie, d'allegresse & d'activité : elle rehausse les plaisirs sensuels, elle augmente les agrémens de la société, elle en rend la jouissance plus vive. Dans cet état, notre ame n'a ni le loisir ni l'envie de se transporter dans les régions du monde invisible ; au lieu que le moindre désastre nous allarme, & nous fait penser aux causes dont il peut tirer son origine : la crainte de l'avenir nous saisit : notre esprit se livre à la défiance, & aux frayeurs, il s'abyme dans la mélancolie, il a recours à tous les moyens qu'il croit propres à appaiser ce Pouvoir mystérieux dont il s'imagine que sa destinée dépend.

L'avantage que nous pouvons retirer des afflictions est le lieu commun le plus rebattu par les Prédicateurs : cet avantage consiste à nous inspirer des sentimens religieux, à domter notre orgueil, à éteindre en nous l'amour des choses sensibles, qui nous fait oublier la divine Providence. Cette Morale n'est point particulièrement

affectée aux Religions modernes , les Anciens en ont déjà fait usage. *Les Dons de la Fortune* , dit un Historien Greco , (e) *se ressentent toujours de son naturel envieux ; elle ne répand jamais sur les hommes des faveurs pures & sans mélange : tous ses présens sont détrempés dans l'amertume. Par ces corrections , elle veut nous apprendre à révéler les Dieux , que nous ne négligeons & n'oublions que trop vite lorsque nos jours coulent au gré de nos desirs.*

Quel est l'âge ou le période de la vie , où les hommes penchent le plus vers la superstition ? C'est l'âge le plus foible , & le plus craintif. Quel est le sexe le plus superstitieux ? on peut répondre dans les mêmes termes. *Les chefs* , dit Strabon , (f) *& les exemples de tout genre de superstition ce sont les femmes : c'est elles qui excitent les hommes à la dévotion , aux prières , & à l'observance des jours religieux : il est rare qu'un homme qui vit séparé de leur commerce se livre à ces sortes de pratiques : c'est pourquoi rien n'est moins vraisemblable que ce que l'on raconte d'un certain ordre de personnes parmi les Getes , lesquelles , quoique vivant dans un célibat perpétuel , poussent la Religion jusqu'au fanatisme. Si ce raisonnement*

(e) Diod. Sicul. L. III.

(f) Lib. VII.

étoit juste, nous devrions prendre mauvaise idée de la dévotion des Moines ; mais une expérience qui peut-être n'étoit pas si commune du tems de Strabon, nous a appris que l'on peut vivre dans le célibat, & professer la chasteté, sans en avoir une liaison moins étroite avec les femmes, & sans en moins sympathiser avec ce sexe pieux & timide.

I V.

Il n'y a qu'un article en Théologie sur lequel presque tout le genre humain soit d'accord, c'est qu'il existe dans le monde un pouvoir intelligent & invisible. Mais ce pouvoir est-il suprême ou subordonné ? réside-t-il dans un seul être, où est-il partagé entre plusieurs ? quels sont les attributs, les qualités, les liaisons & les principes d'action de ces êtres ? Sur tous ces points, les systèmes populaires s'éloignent extrêmement les uns des autres.

Avant la renaissance des Lettres, les Européens nos ancêtres crurent, comme nous faisons aujourd'hui, l'existence d'un seul Dieu, Auteur & Souverain de la Nature, mais dont la puissance, quoique absolue en elle-même, étoit souvent exercée par le ministère des Anges, exécuteurs de ses saintes volontés. Ce n'étoit pas

pas tout : ils croyoient encore que l'Univers étoit rempli d'autres substances invisibles , de fées , de farfadets , de lutins , êtres d'un rang supérieur aux hommes , mais infiniment au-dessous des esprits célestes qui entourent le trône de l'Éternel. Or supposons que dans ces siècles quelqu'un eût nié l'existence de Dieu & celle des Anges , pendant que par un travers singulier il eût cru vrai au pied de la lettre tout ce qui est débité dans les contes des fées : cet homme-là n'auroit-il pas , à juste titre , passé pour Athée ? Assurément il y auroit plus de distance d'un tel homme à un vrai Théiste qu'à un homme qui ne reconnoîtroit aucune intelligence invisible : & ce seroit bien être la dupe d'une ressemblance accidentelle de noms , que de vouloir ranger des sentimens si opposés dans une même classe.

Mais , à bien considérer la chose , les Dieux des Idolâtres ne valent pas mieux que les Esprits follets de nos ancêtres , & ne méritent pas plus de vénération. Cette prétendue Religion n'est en effet qu'un Athéisme superstitieux : les objets du culte qu'elle établit , n'ont pas le moindre rapport avec l'idée que nous nous formons de la Divinité : on n'y trouve point de premier principe de toute intelligence ,

point d'empire suprême , point d'ordonnance , point de deſſein dans la formation du Monde.

Les Chinois , lorſque leurs prieres ne font pas exaucées , battent leurs Idoles.

(g) La premiere groſſe pierre où les Lapons remarquent une figure extraordinaire , devient leur Divinité. (h) La Mythologie Egyptienne , pour juſtifier le culte que ce peuple rendoit aux animaux , nous apprend que les Dieux , pourſuivis par les fils de la terre , n'ont ſu ſe dérober à la fureur de leurs ennemis qu'en ſe transformant en bêtes brutes. (i) Les Cauniens , nation de l'Asie mineure , réſolus de ne ſouffrir aucun Dieu étranger , ſ'asſembloient régulièrement dans certaines ſaiſons : chaque Caunien , armé de toute piece , frappoit l'air de ſa lance : la proceſſion ſ'avançoit juſques aux frontieres ; & c'eſt ainſi que l'on chaffoit les Divinités qui n'étoient pas du pays. (k) Les Dieux immortels ne valent pas les Sueves , diſoit à Céſar une nation de le Germanie. (l)

Les Dieux , ma chere fille , ont infligé

(g) *Le Pere le Comte.*

(h) *Regnard , Voyage de Lapponie.*

(i) *Diod. Sic. Lib. 1. Lucian , de Sacrificiis.*

Ovide y fait alluſion , Met. L. V. v. 321 , de même que Manile , L. IV.

(k) *Herodot. L. 1.*

(l) *Ceſar Comment. de bello Gallico , Eib. IV.*

aux hommes de grands maux ; mais les hommes, à leur tour ont fait beaucoup de mal aux Dieux : c'est le discours que Dione tient à Vénus blessée par Diomedé. (*m*) Il n'y a qu'à ouvrir le premier Auteur classique qui vous tombe sous les mains, pour voir des portraits tout aussi grossiers de ces sortes de Divinités. Longin a bien raison de dire que de pareilles idées, prises à la lettre, font un véritable Athéisme. (*n*)

Quelques Auteurs (*o*) ont marqué leur surprise de ce que les impiétés d'Aristophane non-seulement aient été tolérées, mais représentées & applaudies sur le théâtre d'Athènes, au milieu de ce Peuple si superstitieux & si jaloux de la Religion établie, de ce Peuple qui dans le même tems faisoit expirer Socrate à cause de sa prétendue incrédulité. Ces écrivains ne considérèrent point que les images familières & burlesques du Poète comique, loin de paroître impies, étoient exactement conformes à l'idée que les Anciens se faisoient de leurs Dieux. Se peut-il une conduite plus basse & plus criminelle que celle de Jupiter vis-à-vis d'Amphitryon ? Cependant la Comédie qui retrace ce bel exploit

(*m*) *Hom. Iliad. L. IX.*

(*n*) *Cap. VII.*

(*o*) *Le Pere Brumoy, Théâtre des Grecs : & Fontenelle Histoire des Oracles.*

passoit pour être la plus agréable au pere des Dieux : à Rome l'on en ordonnoit la représentation toutes les fois que l'État étoit menacé de peste, de famine, ou de quelqu'autre calamité publique. (p) Les Romains s'imaginoient que semblable à tous les vieux débauchés, Jupiter se plaifoit à se rappeler ses antiques prouesses, & qu'il n'y avoit rien qui flattât autant sa vanité.

Dans des tems de guerre les Lacédémoniens avoient soin de faire leurs prieres de grand matin; ils croyoient par-là prévenir leurs ennemis, & disposer les Dieux en leur faveur, en présentant les premiers leur requête. (q) Nous voyons, par un passage de Seneque, que les dévots qui fréquentoient les Temples, tâchoient de s'entendre avec le Sacrifain pour être placés dans la proximité de l'image sacrée, d'où ils pensoient que leurs prieres pouvoient être mieux entendues. (r) Les Tyriens, assiégés par Alexandre, enchaînerent la statue d'Hercule pour l'empêcher de déserter & de passer chez les ennemis.

(p) *Arnob. Lib. VII.*

(q) *Xénophon de Lacedæm. Rep.*

(r) *Non sunt ad calum elevandæ manus, nec exorandus aditus ut nos ad aures simulacri, quasi magis exaudiri possimus, admittat, Ep. XLI.*

(f) Auguste, après que sa flotte eut été deux fois détruite par la tempête, défendit de porter Neptune dans la procession solennelle qui se fit en l'honneur des Dieux ; & crut s'être parfaitement bien vengé. (t) Après la mort de Germanicus, le peuple déchargea sa fureur sur les Dieux : ils furent lapidés dans leurs Temples, & l'on leur refusa tous les hommages publics. (u)

Il n'est jamais venu dans la pensée à aucun Polythéiste d'attribuer la création & l'arrangement de l'Univers à des êtres aussi imparfaits. Hésiode, dont les écrits, avec ceux d'Homere, composent le système canonique du Paganisme, (x) Hésiode dis-je, pose en fait que les Dieux & les hommes sont également produits par les forces inconnues de la Nature : (y) dans toute sa Théogonie, nous ne trouvons qu'un seul exemple de création ou de production volontaire, c'est celui de Pandore, qui encore ne fut créée que par dépit, & pour punir Prométhée d'avoir dérobé le

(f) *Qu. Curtius* L. IV. c. 3. *Diod. Sic.* L. XVII.

(t) *Suetonius* in vita Augusti, cap. 16.

(u) *Idem*, in vita Caligulæ, cap. 5.

(x) *Herodotus*, L. II. *Lucian.* Jupiter confutatus, de Iuctu Saturni, &c.

(y) Ὡς ἰμῶθεν γὰράσσι θεοὶ, θεοῖσι τ' ἀνθρώποι.

Les hommes & les Dieux ont la même origine.

Hes. Opera & Dies v. 108.

feu céleste, & de l'avoir apporté parmi les hommes : (*γ*) l'idée de génération paroît avoir été plus goûtée des anciens Mythologiftes que celle de création ou de formation ; c'est presque la seule dont ils faffent ufage pour expliquer l'origine du monde.

Ovide vivoit dans un fiecle favant : il avoit appris des Philofophes que le monde eft l'ouvrage divin d'un Créateur ; mais cette idée ne s'accommodant point avec le fyftême fabuleux qu'il mettoit en vers, il ne la touche que d'une maniere vague, & fait la détacher de fon plan :

—— *Quisquis fuit ille Deorum :*

un Dieu, dit-il, quel qu'il ait été, a diffipé la nuit du chaos, & a tiré l'ordre de la confufion : (*a*) il favoit bien que ce ne pouvoit être ni Saturne, ni Jupiter, ni Neptune, ni aucun des autres : la Théologie qu'il fuit ne lui enseigne rien fur cette queftion ; & il la laiffe indéciſe.

Diodore de Sicile, (*b*) qui commence fon ouvrage par le dénombrement de tout ce qui fe difoit alors de plus raifonnable touchant l'origine de l'Univers, ne dit

(*γ*) Theogonia, v. 570.

(*a*) Metamorph. Lib. L v. 32.

(*b*) L. I.

pas un mot de la Divinité , & ne fait pas mention d'un Auteur intelligent ; cependant ceux qui ont lu cet Historien , sont obligés de reconnoître qu'il étoit plutôt enclin à la superstition qu'au libertinage. Dans un autre endroit , (c) en parlant de la nation Indienne connue sous le nom d'*Ichthyophages* , il prétend que vu la grande difficulté de trouver l'origine de ces peuples on est réduit à les ranger parmi les *Aborigenes* , c'est-à-dire , à croire qu'ils n'ont point de commencement , & que leur race existe de toute éternité , comme , dit-il , d'habiles Physiciens l'ont fort bien observé en traitant de l'origine de la Nation. « Il se pourroit pourtant , » ajoute-t-il , que dans ces sortes de sujets , » qui surpassent si fort la capacité humaine , » ceux qui raisonnent le plus y vissent le » moins clair : des raisonnemens spécieux » ne conduisent souvent qu'à l'apparence » du vrai , tandis que la vérité même » échappe. »

Ne doit-il pas paroître bien étrange qu'un homme si zélé pour sa Religion ait pu embrasser un pareil sentiment ? (d)

(c) Id. *ibid.*

(d) Le même Auteur qui fait si bien se passer de Dieu dans l'explication de l'origine du monde , regarde comme fort impies ceux qui osent déduire de causes physiques les événemens les plus communs , les tremblemens de terre , les ora-

Mais ce n'a jamais été que par accident que la question sur l'origine du monde est entrée dans les anciens systêmes: les Théologiens de ces tems-là ne la regardoient point comme étant de leur ressort: il n'y eut que les Philosophes qui s'en occupassent; & ce n'est que fort tard que ceux-ci s'aviferent de chercher la cause universelle dans une suprême intelligence. Il s'en falloit bien alors qu'on ne regardât comme profanes ceux qui expliquoient l'origine des êtres sans recourir à la Divinité: Thalès, Anaximene, Héraclite, ni plusieurs autres qui se déclaroient pour le même systême de Cosmogonie, n'eurent jamais de censure à subir; au lieu qu'Anaxagore, le premier des Philosophes qui mérite véritablement le nom de Théiste, fut le premier qu'on accusa d'être Athée. (e)

ges, les inondations; pour lui, il les attribue fort dévotement à la colere de Jupiter & de Neptune. Par-là il est manifeste d'où il a pris ses idées de Religion. Lib. XV. p. 364. *æ editione Rhodomanni.*

(e) Il est très-facile de rendre raison pourquoi Thalès, Anaximandre, & tous ces Philosophes des premiers tems, passoient pour fort orthodoxes chez les payens; pendant qu'Anaxagore & Socrate, qui ont été de vrais Théistes, furent taxés d'impiété. La force aveugle de la nature qui a pu faire des hommes, a pu faire aussi un Jupiter & un Neptune; lesquels se trouvant les êtres les plus puissans qui fussent dans le monde, ont pu devenir des objets de culte; au lieu que sous le Gouvernement d'une souveraine Intelligence, première cause de tout, ces êtres fantasques, ou n'existent point, ou sont dans une dépendance qui ne leur laisse plus

Epicure,

Epicure, encore écolier, lisoit avec son précepteur ces vers d'Hésiode :

*Long-tems avant les jours de l'Univers produit,
Le chaos du néant perça l'obscurc nuit ;
La Terre , des mortels le commun domicile ,
Sortit du vaste sein de ce chaos fertile.*

Le jeune disciple donna , pour la première fois , des marques de génie en demandant , & d'où vint le chaos ? Le maître repliqua que ce n'étoit pas son affaire de résoudre cette question ; qu'il falloit s'adresser aux Philosophes. C'est ce qui porta Epicure à abandonner la Philologie & les autres études qui s'y rapportent , pour s'adonner tout entier à la science qui lui promettoit de satisfaire la curiosité qu'il se sentoît pour des matieres aussi relevées. (f)

Si les lettrés & les interprètes des fables ont eu si peu de pénétration ; croirons-nous que le commun peuple ait poussé ses recherches jusqu'à se faire une Religion raisonnée ? Que dis-je ? Les Philosophes même , raisonneurs par état sur ces sortes de sujets , ne se sont-ils pas accommodés

rien de divin. Platon dit que le crime qu'on avoit imputé à Anaxagore , c'étoit d'avoir nié la divinité des Astres , des Planetes , & d'autres choses créées. *De Leg. LX.*

(f) *Sextus Empiricus , adversus Mathem. L. IX.*

des doctrines les plus grossières & les plus absurdes ? N'ont-ils pas enseigné que les Dieux & les hommes tiroient leur origine commune de la nuit & du chaos, de l'eau, du feu, de l'air, ou de quelque autre élément, qu'ils prenoient pour l'élément primitif ?

Ce n'est pas seulement par rapport à leur origine qu'on faisoit dépendre les Dieux du pouvoir de la Nature ; durant tout le cours de leur existence, ils étoient assujettis à l'empire de la Destinée. *Souvenez-vous*, dit Agrippa au peuple Romain, *souvenez-vous du pouvoir de la nécessité, de ce pouvoir auquel les Dieux même sont obligés de se soumettre.* (g) C'est conformément à ces principes que Pline le jeune, en décrivant les ténèbres, l'horreur, & la confusion qui accompagnèrent la première explosion du Vesuve, ajoute que l'on croyoit que la Nature alloit périr, & que les Dieux & les hommes alloient être enveloppés dans une ruine commune. (h)

Il faudroit en effet avoir bien de la complaisance pour accorder le nom de Religion à une Théologie aussi défectueuse, & pour la mettre de niveau avec les systèmes plus sublimes & plus justes qui ont été

(g) Dionys. Halicarn. L. VI.

(h) Plin. Epistol. Lib. VI.

bâti dans ces derniers tems. Pour moi, je puis à peine me résoudre de donner le titre honorable de Théisme aux principes d'un Marc-Aurele, d'un Plutarque & de quelques autres Philosophes du Portique ou de l'Académie; quoique assurément il y ait dans ces principes une finesse que l'on est bien éloigné de rencontrer dans la superstition païenne. Car enfin, si la Mythologie du Paganisme est le vieux système Européen dont on auroit retranché Dieu & les Anges, en n'y laissant que les fées & les lutins; ne peut-on pas dire que la doctrine de ces Philosophes retranche la Divinité, & ne laisse que des anges & de la féerie ?

V.

Mais notre dessein est sur-tout de considérer le Polythéisme grossier du Peuple, d'en analyser les différens phénomènes, & d'en chercher l'origine dans certains principes de la Nature humaine.

Quiconque apprend l'existence d'un Pouvoir supérieur par des raisonnemens tirés des merveilles de la Nature, ne peut regarder le monde que comme une production de cet Être divin qui est la source de tous les êtres. Il s'en faut bien que le commun des Idolâtres se forme cette

notion ; il déifie toutes les parties de l'Univers ; tout ce que la Nature a fait d'un peu remarquable , est pour lui une Divinité : le soleil , la lune , les étoiles sont autant de Dieux : les fontaines sont habitées par des Nymphes , les arbres recelent des Hamadryades. Ce n'est pas tout : les singes , les chiens , les chats , & d'autres animaux deviennent des êtres sacrés dans l'opinion des hommes , & leur inspirent une religieuse vénération. On voit par - là que quelque penchant que nous puissions avoir à croire qu'il existe un pouvoir invisible , nous en avons pour le moins autant à fixer notre attention sur des choses qui affectent les sens. Comment concilierons-nous deux penchans si contraires ? Le seul expédient c'est de placer le pouvoir invisible dans des objets qui frappent la vue.

La répartition des Dieux en divers départemens a pu faire entrer des allégories physiques & morales , dans les systèmes vulgaires du Polythéisme. Il étoit convenable que le Dieu de la guerre fût cruel , violent & furieux , le Dieu de la Poésie aimable , poli & spirituel , le Dieu du commerce , dans les premiers tems surtout , fourbe & voleur. J'avoue que les allégories que l'on prête à Homere & à

d'autres fabulistes sont souvent si forcées, que les personnes de bon sens ont sujet de les rejeter entièrement, & de ne les envisager que comme des productions chimériques, écloses dans le cerveau creux des critiques & des commentateurs; cependant, pour peu qu'on y réfléchisse, on ne sauroit douter qu'il n'y ait des fables allégoriques. Cupidon fils de Vénus, les Muses filles de Mémoire, Prométhée le frere sage, Epiméthée le frere fou, Hygiée Déesse de la santé, descendant d'Esculape Dieu de la Médecine; qui ne voit ici, & dans d'autres exemples de cette nature, les traces manifestes de l'allégorie? Dès qu'on suppose qu'un Dieu préside sur quelque passion, sur quelque événement, sur une certaine suite d'actions, on ne sauroit plus se dispenser de faire sa généalogie, de lui donner certaines qualités, de lui attribuer certaines aventures, qui conviennent à la puissance & à la charge dont on l'a revêtu: dès-lors il est naturel de pousser jusqu'où elle peut aller, une comparaison qui plaît si fort à l'esprit de l'homme.

Il est vrai qu'on ne doit jamais s'attendre à voir des allégories parfaites, enfantées par l'ignorance & la superstition: il n'y a point de production de génie qui

demande une touche plus délicate , & il n'y en a point où l'on ait moins réussi. La *Peur* & la *Terreur* sont les enfans de Mars ; mais pourquoi *Vénus* est-elle leur mere ? (i) L'*Harmonie* est fille de *Vénus* ; mais est-il raisonnable qu'elle soit engendrée par Mars ? (k) Le sommeil est le frere de la mort ; mais à quoi bon le rendre amoureux d'une des trois *Graces* ? (l) En voyant des fautes si grossieres & si palpables dans la *Mythologie* des Anciens , s'obstinera-t-on encore à y chercher les allusions les plus fines & les mieux foutenues ? (m)

Les Dieux que le peuple adoroit étoient si peu au-dessus des hommes , qu'il ne faut point être surpris de voir les héros & les bienfaiteurs des Nations placés au rang des immortels. Le respect & la reconnoissance ont peuplé les Cieux d'une foule nombreuse , tirée du genre humain : la plu-

(i) *Hesiod.* Theog. v. 935.

(k) Id. ibid. & *Plutarch.* in vita Pelop.

(l) *Iliad.* L. XIV. v. 267.

(m) Il est clair que *Lucrece* a été séduit par cette apparence d'allégorie qui regne dans les fictions du paganisme : il invoque d'abord , sous le nom de *Vénus* , ce pouvoir générateur qui anime , renouvelle & embellit la face de la Nature ; mais peu après la *Mythologie* l'entraîne à des absurdités : il prie cette *Vénus* , qui n'est qu'un personnage allégorique , de calmer les fureurs de Mars dont elle est aimée. Ici l'allégorie cesse , & se change en un point de Religion , dont un *Epicurien* ne peut faire usage sans se contredire.

part des Dieux de l'antiquité ont été des hommes, & ne sont redevables de leur apo théose qu'à l'admiration & à l'amour des peuples : leur Histoire, altérée par la tradition, & chargée de merveilles sans nombre, a produit quantité de fables : elle a été falsifiée par les Poètes, les Allégoriseurs & les Prêtres ; c'étoit à qui la rendroit plus miraculeuse & plus étonnante aux yeux des ignorans.

Les Peintres & les Sculpteurs faisoient aussi leur profit de ces mystères : ils fournissoient aux hommes des images sensibles de leurs divinités ; & donnoient à ces images des figures humaines, ce qui augmentoit considérablement la dévotion, en la tournant vers un objet fixe. Ce fut probablement faute de connoître ces arts que dans les siècles de la barbarie on avoit déifié les plantes, les animaux, & jusques à la matière brute : si dans ces tems reculés la Syrie avoit eu un Statuaire capable de sculpter un Apollon, elle n'eût jamais adoré la pierre conique nommée Heliogabale, & ne l'eût jamais prise pour l'emblème de la divinité du soleil. (n)

(n) *Herodian. L. v. Qu. Curce* nous fait le même portrait de Jupiter Ammon, L. IV. cap. 7. Les Arabes & les Pessinuniens adoroient aussi des pierres informes. *Arnob. Lib. VI.* Cette folie ne surpasse-t-elle point celle de l'Egypte ?

L'Aréopage condamna Stilpon à l'exil pour avoir nié que la Minerve de la citadelle fût une Déesse, disant qu'elle n'étoit qu'une sculpture de Phidias. (o) Si des Athéniens & des Aréopagites pensent si matériellement en fait de Religion; que devons-nous attendre du commun peuple des autres Nations ?

- Ce sont-là les principes généraux du Polythéisme : on voit que fondés dans la Nature humaine le caprice & les accidens n'y ont point de part, ou n'y entrent que pour peu de chose. Récapitulons.

Les causes dispensatrices de notre bonheur & de notre malheur, étant généralement parlant fort peu connues & fort incertaines, nous jettent dans de grandes inquiétudes : notre esprit travaille à s'en former une idée fixe, & ne trouvant point d'autre expédient, il en fait à la fin des êtres semblables à lui, des agens doués d'une intelligence & d'une volonté supérieure, de quelques degrés, à la nôtre.

Comme ces agens n'ont qu'une influence limitée, & que d'ailleurs on leur attribue des foiblesses assez semblables aux foiblesses humaines; il a fallu diviser leur pouvoir

(o) *Diog. Laert. L. III.*

en plusieurs départemens; cette division a fait naître les allégories.

Les mêmes principes ont conduit à déifier les hommes que l'on croyoit supérieurs aux autres hommes, en puissance, en courage ou en intelligence. Delà est venu le culte qu'on rendoit aux Héros, avec tout ce barbare amas de traditions qui l'accompagne.

Enfin, les Intelligences spirituelles & invisibles étant des objets trop relevés pour la portée du vulgaire, il étoit naturel qu'on en attachât l'idée à des images sensibles. Dans les siècles grossiers on adoroit toutes les parties de l'Univers qui ont le plus d'éclat; dans les siècles polis on représenta les Dieux par des statues & par des peintures.

Presque tous les Idolâtres, de tous les tems & de toutes les Nations, s'accordent dans ces principes généraux; il n'y a pas même beaucoup de différence entre les caractères & les fonctions qu'ils attribuent à leurs Divinités. (p) Les voyageurs & les conquérans Grecs & Romains trouvoient leurs Dieux par-tout: quelque étranges que fussent les noms que ces Dieux portoient, ils disoient d'abord; ceci

(p) Voyez ce que dit César de la Religion des Gaulois, de *Bello Gallico* Lib. 6.

est Mercure, ceci est Vénus; voici Mars; voici Neptune. Tacite prenoit la Déesse *Hertha*, autrefois adorée par nos ancêtres Saxons, pour la *Mater Tellus* des Romains; (q) & sa conjecture étoit fondée.

VI.

La doctrine qui établit un seul Dieu suprême, Créateur de l'Univers, est fort ancienne: elle s'est répandue dans de vastes pays, & dans des pays fort peuplés: des personnes de tout rang & de toute condition l'ont adoptée & professée; cependant on se tromperoit bien en croyant que cette doctrine doive ses grands succès aux raisons invincibles sur lesquelles elle est incontestablement fondée: ce seroit peu connoître la stupidité du peuple, & les préjugés incurables qui l'enchaînent aux superstitions particulières qui sont en vogue.

Qu'aujourd'hui même, & au milieu de l'Europe, on demande à un homme du commun pourquoy il croit un Créateur tout-puissant? il n'alléguera jamais pour raison la beauté des causes finales; comment les allégueroit-il? il n'en a aucune idée. Pensez-vous qu'il étendra sa main, pour vous faire admirer la souplesse, &

(q) De Moribus Germanorum.

la variété des jointures , qui rendent tous ses doigts flexibles du même côté , ou le juste équilibre où ils sont tenus par le contre-poids du pouce ? pensez - vous qu'il tournera cette main pour vous faire remarquer la mollesse des parties charnues , ou bien les propriétés qui la rendent si convenable aux usages pour lesquels elle est destinée ? Non. Ces choses - là lui sont trop familières , il les regarde avec la plus parfaite indifférence. Que dira-t-il donc pour prouver qu'il y a un Dieu ? Un tel est mort subitement : un tel est tombé , & s'est fait une contusion : cette saison a été excessivement aride , cette autre très-froide & fort pluvieuse. Tous ces événemens sont , à tes yeux , autant de coups de la Providence ; ce qui pour un bon esprit fait une des plus fortes objections contre l'existence de l'Être suprême , est pour lui le seul argument par lequel on puisse la démontrer.

Plusieurs Théistes , des plus zélés & des plus éclairés , nient la Providence particulière : selon eux , la souveraine Intelligence , qui est le premier principe de tout ce qui existe , contente d'avoir fixé des loix générales dont la Nature ne peut jamais s'écarter , lui laisse d'ailleurs un cours libre , n'en interrompt point à cha-

que moment la marche, ne trouble point, par des volontés particulieres, l'ordre universel qu'elle-même a établi. C'est précisément, disent-ils, ce bel ordre, cette observation rigoureuse des regles qui nous fournit la principale preuve du Théisme, & les réponses les plus solides aux objections qu'on nous oppose. Mais le gros des hommes y comprend si peu, qu'il lui suffit de favoir que vous attribuez tous les événemens à des causes naturelles, pour qu'il vous trouve coupable de la plus énorme incrédulité.

L'étude superficielle de la Philosophie, dit Mylord Bacon, fait des Athées; l'étude profonde les ramene à la Religion. Cela est très-juste. Les préjugés de la superstition engagent les hommes à faire fond sur de faux argumens: lorsqu'on vient à en découvrir le foible, (& on le découvre pour peu qu'on réfléchisse sur la régularité du cours de la Nature,) la foi chancelle, & bientôt elle fait naufrage: des méditations plus profondes nous font voir que cette régularité est précisément une des plus fortes preuves que l'Univers est formé d'après un plan conçu par une souveraine sagesse: dès-lors on revient à la croyance qu'on avoit abandonnée, & l'on est en état de l'appuyer sur des fondemens plus fermes & plus durables.

Ces desordres qui paroissent des violences faites à la Nature , les prodiges , les miracles , sont assurément ce qui peut y avoir de plus contraire aux desseins d'un être sage ; cependant rien n'est plus propre à inspirer aux hommes un vif sentiment de Religion ; ces événemens les frappent d'autant plus qu'ils en pénètrent moins les causes. C'est pour la même raison que la folie , la fureur , la rage , & tous les écarts d'une imagination échauffée , qui dégradent si fort les hommes & les mettent presque au niveau des bêtes , passent souvent pour les seules dispositions qui puissent nous rendre dignes d'un commerce immédiat avec la Divinité.

Puisque donc , dans les nations même qui embrassent le Théisme , le commun peuple ne fonde sa croyance que sur des opinions déraisonnables & superstitieuses ; nous pouvons conclure que ce n'est point par voie d'argumentation qu'il parvient à cette doctrine , mais par une façon de penser plus assortissante à son génie & à sa capacité.

Il peut arriver qu'une nation idolâtre , du nombre des Dieux qu'elle adore , en choisisse un , pour lui rendre un culte distingué ; soit qu'elle s'imagine que dans le partage général son territoire a été soumis

à la juridiction de ce Dieu ; soit que mesurant les choses célestes d'après les choses d'ici bas, elle se figure qu'il y a un Dieu qui regne sur les autres, en qualité de Monarque ou de chef suprême, à peu près comme protecteur particulier, ou comme souverain maître des cieux ; il importera également de se procurer sa bienveillance : il fera sans doute, comme les Dieux terrestres, sensible à la louange & à la flatterie : il ne les lui faut donc point épargner ; & il faut outrer ses éloges de toute façon. Les hommes deviennent panégyristes & adulateurs, à mesure que la crainte les fait ou que l'infortune les accable : un tel surpasse tous ses devanciers dans l'art d'enfler les titres de sa Divinité ; ses successeurs renchériront sur lui : ils trouveront des épithètes plus nouvelles, plus rares, plus pompeuses : enfin ils en viennent jusqu'à l'infini au-delà duquel on ne sauroit aller ; encore ne laissent-ils pas de le tenter ; pour l'amour de je ne fais quelle simplicité, ils se jettent souvent dans des mystères inexplicables, mystères qui détruisant la nature intelligente de leur Dieu, renversent le seul fondement raisonnable de son culte. Tant qu'ils s'en tiennent à la notion d'un être parfait, qui a créé le monde ; ils sont dans les principes avoués par la

raison & par la saine Philosophie ; mais ce n'est que par hasard ; ce n'est point la raison qui les y a conduits , ils sont , pour la plupart , incapables d'entendre sa voix ; il y ont été entraînés par la flatterie & les frayeurs , qui accompagnent la plus basse superstition.

Chez les nations barbares , quelquefois même chez les nations civilisées , lorsqu'on a épuisé , en faveur d'un despote arbitraire , tout l'art des flatteurs , lorsque ses qualités humaines ont passé par tous les degrés d'exagération , le servile courtisan en fait à la fin un Dieu , & le présente aux peuples comme un être digne d'adoration. N'est-il pas encore beaucoup plus naturel qu'une Divinité bornée , qui d'abord n'a fait que dispenser les biens & les maux de la vie , soit élevée dans la suite au rang de créateur & de souverain moteur de l'univers ?

Il sembleroit que par-tout où la notion d'un Dieu suprême est publiquement reçue , tout autre culte dût tomber , & qu'on ne dût rendre hommage qu'à l'Être des êtres ; cependant cela n'est pas. Une nation est-elle imbuë de l'idée d'un Dieu subalterne , d'un génie tutélaire , d'un saint , d'un ange ? Le culte qu'elle lui rend , acquiert de jour en jour plus de

lustre, jusqu'à ce qu'à la fin il empiete sur l'adoration qui n'est dûe qu'à l'Être suprême. La Vierge Marie, pour qui on n'avoit d'abord que l'estime qu'il convient d'avoir pour une femme vertueuse, est parvenue à usurper plusieurs des attributs du Tout-puissant, & en a joui jusqu'au tems de la Réformation. (r) Dans les prieres des Moscovites Dieu & S. Nicolas ne vont jamais l'un sans l'autre.

C'est ainsi que le Dieu qui par amour pour Europe s'étoit changé en taureau, & qui par ambition avoit détrôné son pere Saturne, devint le *Optimus Maximus* du monde païen. C'est ainsi encore que les notions sublimes dont les livres de Moïse & des autres écrivains inspirés sont remplis, ne paroissent pas avoir empêché qu'une bonne partie de la populace Juive ne re-

(r) La Doctrine des Jacobins qui nioient la conception immaculée, n'a jamais fait fortune : & si l'Eglise ne l'a point condamnée, c'est parce que des raisons de politique l'en empêchoient. Les Cordeliers ont toujours suivi la foule ; il n'en faut excepter que le quinzieme siecle, dans lequel parut un Cordelier Italien qui selon le rapport de *Boulainvilliers*, se distingua par des singularités : il soutint que durant les trois jours que Christ fut enterré, l'union hypostatique avoit été dissoute, & que par conséquent la nature humaine pendant ce tems-là n'avoit eu aucun droit à l'adoration. On devinera aisément qu'une impiété aussi grossiere & aussi blasphématoire ne put manquer d'encourir l'anathême : les Jacobins en prirent occasion d'insulter à leurs ennemis, & se vengerent en quelque façon, des disgrâces qu'ils avoient essuyées dans la guerre sur la conception immaculée. P. 499.

gardât

gardât l'Être suprême comme leur protecteur particulier , & comme une Divinité nationale.

Les dévots superstitieux , plutôt que de renoncer à la flaterie , ont toujours mieux aimé renoncer au bon sens , & donner , tête baissée , dans les plus absurdes contradictions.

En nommant l'Océan & Thetis la source & la première origine de tout ce qui existe , Homere suivoit la Mythologie commune , & la tradition reçue en Grece ; mais dans d'autres passages il ne peut s'empêcher de faire le même compliment à Jupiter , en lui donnant le titre glorieux de pere des Dieux & des hommes : il oublie que tous les temples & toutes les rues sont pleines des ancêtres , des oncles , des freres & des sœurs de ce Jupiter , qui n'étoit en effet autre chose qu'un parricide usurpateur. Hesiode tombe dans les mêmes contradictions , d'autant moins excusable , qu'il nous promet la vraie généalogie des Dieux.

Supposons une Religion , & il semble que le Mahométisme soit cette Religion , qui tantôt dépeint la Divinité des couleurs les plus magnifiques , en nous la représentant comme créateur du ciel & de la terre ; tantôt la rabaisse jusqu'à lui attri-

buer les facultés, les foiblesses, les passions, la partialité & toutes les fautes morales affectées à l'espece humaine. Cette Religion, lorsqu'elle sera éteinte, sera citée comme un exemple de ces contradictions dont nous venons de parler, contradictions qui naissent du conflit des idées vulgaires & grossieres qui sont naturelles aux hommes, avec le penchant pour la flatterie & pour l'exagération, qui ne leur est pas moins naturel. Il ne se peut point de preuve plus forte de la divinité d'une Religion que de montrer qu'elle n'est point sujette à ces sortes d'opinions contradictoires, qui décelent l'ouvrage des hommes : heureusement c'est-là le cas du Christianisme.

VII.

Quoique, dans ses notions primordiales, le Vulgaire se représente Dieu comme un être très-borné, & ne l'envisage que comme une cause particuliere qui produit les maladies & la santé, la disette & l'abondance, la prospérité & l'adversité ; il est pourtant sûr que lorsqu'on lui propose des idées plus sublimes, il ne leur refuse pas son assentiment ; il croiroit même qu'il y auroit du danger à le refuser. Comment donc ? vous diriez que votre

Divinité est un être fini ; que ses perfections ont des limites ; qu'elle est gênée par une force supérieure ; qu'elle a , comme vous , ses passions , ses douleurs & ses infirmités ; qu'elle a eu un commencement , & peut avoir une fin ! Personne n'oseroit l'affirmer ; il est plus prudent d'être du parti des panégyristes : loin de contredire ces éloges , on affecte d'en paroître extasié , & l'on espere par-là de s'attirer la faveur divine. Pour mieux sentir combien cela est vrai , remarquons que l'approbation que le peuple donne à ces brillantes idées , n'est qu'une approbation verbale : incapable de concevoir ces hautes qualités , ce n'est qu'en apparence qu'il les attribue au souverain Être ; & malgré le pompeux langage qu'il adopte , la notion réelle qu'il se forme , demeure tout aussi chétive & aussi frivole qu'elle l'étoit.

Ce n'est qu'à l'esprit seul , disent les Mages , que la première Intelligence , source de toutes les choses , se découvre immédiatement ; mais le soleil , qu'elle a placé dans ce monde visible , est son type : cet astre lumineux , dont les rayons embellissent la terre & le firmament , est une foible représentation de la gloire qui brille dans le haut des cieux. Voulez-vous évi-

ter la colere de cet Être divin ? prenez bien garde de ne jamais mettre vos pieds nus sur la terre : ne crachez point dans le feu , & laissez brûler une ville entiere plutôt que d'y répandre une goutte d'eau. (a)

Qui pourroit exprimer les perfections du Tout-puissant , s'écrient les Mahométans : les plus nobles de ses ouvrages ne sont que poudre & balieure en comparaison de lui ; comment donc l'esprit humain pourroit - il le comprendre ? Son sourire donne aux hommes l'éternelle béatitude. C'est pourquoi pour attirer sa bénédiction sur vos enfans , il n'y a point de meilleur moyen que de leur couper de la peau , à peu près de la largeur d'un demi-liard.

Prenez, disent les Catholiques Romains, deux morceaux d'étoffe ; environ d'un pouce ou d'un pouce & demi en quarré ; joignez-les par les coins avec deux cordons ou deux pieces de rubans de la longueur de seize pouces : faites-les passer sur votre tête , enforte que l'un repose sur la poitrine , l'autre sur le dos : ayez soin qu'ils touchent votre corps (b). Il n'y a point de secret plus sûr pour vous rendre agréa-

(f) *Hyde*, de Religione veterum Persarum.

(s) On le nomme le *Scapulaire*.

ble aux yeux de cet Être infini qui vit d'éternité en éternité.

Les Gêtes qu'on nommoit les Immortels, parce qu'ils croyoient l'immortalité de l'ame, étoient véritablement des Théistes, ou des *Unitaires* : Selon eux, il n'y avoit point de Dieu que leur Dieu *Zamolxis*, ils traitoient tous les autres cultes de fictions & de chimères ; mais leur Religion n'en étoit pas pour cela plus épurée. Tous les cinq ans ils sacrifioient une victime humaine, qu'ils envoioient à leur Divinité en qualité d'Ambassadeur, pour l'instruire de leurs besoins : lorsqu'il tonnoit, ils entroient en fureur : pour braver Dieu à leur tour, ils tiroient des fleches contre le ciel, sans craindre les suites d'un combat aussi inégal. C'est au moins ainsi qu'Hérodote nous décrit le Théisme des Gêtes Immortels. (u)

VIII.

C'est une chose remarquable, que les principes religieux ont une espece de flux & de reflux dans l'esprit humain : les hommes tendent naturellement à passer de l'Idolâtrie au Théisme, & à repasser du Théisme à l'Idolâtrie. Le peuple ignorant & privé d'instruction, (& le nombre de
(u) L. VII.

ceux qui ne sont point peuple à cet égard est bien petit,) le peuple, dis-je, ne monte jamais dans les cieus par la contemplation : il ne pénètre pas, par ses recherches, dans la structure du corps végétale & du corps animal, pour y découvrir un premier esprit, une sage Providence, un suprême ordonnateur ; son point de vue est renfermé dans d'étroites bornes ; il ne regarde ces grandes merveilles que d'un œil intéressé : il voit que son bonheur & son malheur dépendent de l'influence secrète, & du concours impénétrable des objets extérieurs : il ne détourne jamais son attention de ces *causes inconnues* qui par des opérations aussi mystérieuses qu'elles sont efficaces dispensent le mal & le bien, la peine & le plaisir : à chaque occasion on en revient aux causes inconnues ; sous cet aspect général, sous cette image confuse, ce sont-là les objets perpétuels de nos espérances, de nos craintes, & de nos desirs. Peu à peu, notre imagination se laisse de ces idées abstraites ; elle commence à les rendre plus déterminées & à les revêtir d'une forme qui donne plus de prise : elle en fait des êtres sensibles & intelligens, des êtres semblables à nous, susceptibles d'amour & de haine, capables de se laisser fléchir par des présens, par des

requêtes, par des prières, & par des sacrifices. C'est de-là que l'Idolâtrie & le Polythéisme, aussi bien que la Religion, tirent leur origine.

Mais ce même desir inquiet du bonheur qui fait naître la première idée que nous avons des intelligences invisibles, ne permet pas aux hommes de s'arrêter long-tems à la conception simple qui représente ces êtres comme limités quoique puissans, comme esclaves de la destinée & du cours immuable de la Nature, quoique maîtres de notre sort. A force de respects & d'éloges exagérés, cette idée s'agrandit, & poussée jusqu'au plus haut période de la perfection, elle enfante les attributs d'unité, d'infinité, de simplicité & de spiritualité. Des dogmes aussi raffinés n'étant pas trop à la portée commune, ils ne sauroient garder long-tems leur pureté primitive : il faut les étayer de la notion de méditateurs & d'agens subalternes, qui remplissent, en quelque façon, l'espace qui est entre les hommes & l'Être suprême. Ces êtres mi-toyens, espèce de demi-Dieux, qui tiennent plus de la nature humaine que de la nature divine, & dont l'idée nous est familière, devenus bientôt les principaux objets de culte, rappellent insensiblement cette Idolâtrie que la dévotion fervente

des timides & misérables mortels , & les pieuses exagérations qui l'accompagnent avoient bannie des esprits. Cependant les Religions idolâtres , chargées de plus en plus de conceptions matérielles & grossières , se détruisent à la fin elles-mêmes : les Divinités étant avilies par les portraits indignes qu'on en trace , il en résulte un nouveau retour vers le Théïsme. Mais , malgré cette alternative de sentimens , le penchant pour l'Idolâtrie est si fort , qu'avec les plus grandes précautions on n'est pas en état de prévenir les rechutes : quelques Théïstes , les Juifs & les Mahométans sur-tout , l'ont parfaitement bien senti : c'est par cette raison qu'ils ont proscriit les statuaires & les peintres , & qu'ils sont allés jusqu'à défendre d'employer les couleurs & le marbre à la représentation des figures humaines , de peur que les foibles mortels n'en fissent dégénérer l'usage en culte idolâtre. Les hommes d'un côté , n'ont pas l'esprit assez fort pour se contenter de l'idée d'une intelligence pure & parfaite ; de l'autre , ils sont trop craintifs pour oser imputer à leurs Dieux une ombre d'imperfection : ils flottent entre ces deux extrémités ; tantôt leur foiblesse les fait descendre d'une Divinité spirituelle & toute-puissante à un Dieu corporel ,
dont

dont le pouvoir est borné , & de celui-là à une statue ou à un objet visible ; tantôt leur amour pour la grandeur les fait remonter de la statue ou de l'image matérielle à un Pouvoir invisible , & de ce Pouvoir à un être dont les perfections sont infinies , au Créateur & au Monarque du monde.

I X.

Le Polythéisme , ou le culte idolâtre , n'étant fondé que sur des traditions populaires , est sujet à un grand inconvénient : il autorise les opinions les plus dépravées & les pratiques les plus horribles : sous son empire la fourberie a le champ libre pour tromper la crédulité : la Morale dispa- roît des systêmes , & il n'y reste plus de sentiment d'humanité. Mais aussi l'idolâtrie a un avantage qu'on ne fauroit lui contester : en mettant des bornes au pouvoir & aux fonctions de ses différentes Divinités , elle donne accès aux Dieux de toutes les sec- tes & de toutes les nations : elle concilie tous ces Dieux , de même que les rites , les cérémonies & les traditions , qui sont inséparables de leur culte. (x)

(x) *Verrius Flaccus* , que Pline cite L. XVIII. c. 2. nous apprend qu'il étoit d'usage chez les Romains , avant de mettre le siege devant une place , d'en évoquer la Divinité tuté-

Le Théisme est opposé à l'Idolâtrie, & par rapport à ses avantages, & par rapport à ses inconvéniens. Ce système ne reconnoissant qu'un seul Dieu, qui est la souveraine raison & la souveraine bonté, il devoit, par ses conséquences naturelles, purger le culte religieux de toutes les choses frivoles & déraisonnables, & sur-tout de toute inhumanité : il devoit, en nous proposant les exemples les plus illustres & les plus pressans, remplir nos cœurs de l'amour de la justice & d'une bienveillance universelle. Les inconvéniens qui naissent des vices & des préjugés ne détruisent pas tout-à-fait ces grands avantages, cela seroit impossible ; mais ils les diminuent. Lorsqu'on tourne sa dévotion vers un seul objet, on regarde tous les autres cultes comme également absurdes & impies : il y a plus ; comme cette unité d'objet semble demander une unité de foi

laire, de tâcher de la séduire & de lui faire trahir ses anciens amis, en lui promettant les mêmes honneurs, & de plus grands encore que ceux dont elle jouissoit. Le nom de la Divinité tutélaire de Rome fut tenu caché comme le mystère le plus sacré de la Religion, de peur que les ennemis de la République ne se servent du même expédient pour la mettre dans leurs intérêts, ce qu'on ne croyoit pas praticable sans la connoissance de ce nom. Plin ajoute que le formulaire de cette évocation se conservoit encore de son tems dans le rituel des Pontifes : & Macrobe nous en a transmis une copie, tirée des choses secrètes de *Sammonicus Severus*.

& de cérémonies, des hommes entreprenans en profitent pour décrier leurs ennemis, en les faisant envisager comme des profanes, dévoués aux vengeances divines & humaines. Toutes les sectes positives dans leurs articles de foi, les croient les seuls agréables à la Divinité : personne d'ailleurs ne pouvant se mettre dans l'esprit que Dieu se plaife également à des principes & à des rites différens & contraires, il est naturel que les sectes s'animent les unes contre les autres, & que chacune décharge sur ses rivales ce zele, ou plutôt cette haine sacrée, la plus furieuse & la plus implacable de toutes les passions.

Pour peu que l'on soit versé dans les Historiens & dans les relations des voyageurs, tant anciens que modernes, on doit avoir été frappé de l'esprit tolérant des Idolâtres. On demanda à l'Oracle de Delphes quelle étoit la forme de Religion la plus agréable aux Dieux ; il répondit que c'étoit pour chaque ville celle que les loix y avoient établie. (y) Il semble que dans ces tems les Prêtres même ne refuserent point le salut à ceux qui étoient d'une communion différente de la leur. Les Romains avoient la coutume d'adopter les

(y) *xenoph. Memorab. L. II.*

Dieux des nations conquises ; & quelque part qu'ils se trouvaient , ils ne contes-toient jamais les attributs divins au Divinités locales ou nationales.

Les guerres religieuses & les persécutions qui étoient en vogue parmi les Idolâtres de l'Égypte , paroissent ici faire une exception ; mais les anciens Auteurs rendent raison de ces guerres d'une manière qui mérite d'être remarquée à cause de sa singularité. Les diverses sectes qui partageoient cette nation , avoient choisi pour Dieux diverses sortes d'animaux ; & ces Dieux se livrant des combats perpétuels , il fallut bien que leurs adorateurs prissent parti : ceux qui se prosternoient devant les chiens , ne pouvoient pas vivre long-tems en paix avec ceux qui encensoient les loups ou les chats. (1) Par-tout où cette source de division cessoit , la superstition Égyptienne n'étoit pas si incompatible avec la tolérance qu'on se l'imagine : nous lisons dans Herodote (a) qu'Amasis fournit de grandes sommes pour faire rebâtir le temple de Delphes.

Autant que le Polythéisme est tolérant , autant voit-on d'intolérance dans les Religions qui maintiennent l'unité de Dieu.

(1) *Plur.* de Iside & Osiride.

(a) L. II. vers la fin.

Qui ne connoît le génie étroit & l'esprit implacable des Juifs ? le Mahométisme débuta par des maximes encore plus fanguinaires ; aujourd'hui il ne brûle plus les autres sectes ; il ne fait que les damner. Si les Anglois & les Hollandois sont des Chrétiens tolérans , c'est une singularité dont tout l'honneur appartient au Gouvernement civil , qui oppose un ferme courage aux efforts constants des prêtres & des bigots.

Les disciples de Zoroastre fermoient les portes du ciel à tout ce qui n'étoit pas Mage. (b) Rien ne fit plus de tort au progrès des armes Persanes , que le furieux acharnement de ce peuple contre les temples & les images des Grecs : à peine Alexandre avoit-il renversé l'empire de Perse , qu'en bon Polythéiste il établit le vieux culte de Babylone , que des souverains *Monothéistes* avoient aboli : (c) il fit plus ; malgré son aveugle attachement pour les superstitions Grecques , il sacrifia lui-même selon les rites des Babyloniens. (d)

Rien n'est plus doux ni plus sociable que le Polythéisme : quoique les autres

(b) *Hyde*, de Religione veterum Persarum.

(c) *Arianus*, de exped. &c. Lib. III.

(d) *Idem*. Lib. VII.

Religions févissent contre lui & le noircif-
sent aux yeux de leurs sectateurs ; elles
ont de la peine à l'effaroucher ; on le voit
toujours prêt à tendre la main & à com-
poser à l'amiable. Auguste , il est vrai ,
donna de grandes louanges à la retenue de
Cajus César son petit-fils , de ce que pas-
sant près de Jérusalem il ne voulut point
sacrifier suivant la loi Judaïque ; mais pour-
quoi applaudit-il si fort à cette conduite ?
Ce n'est que parce que la Religion Juive
passoit , chez les Païens , pour une Reli-
gion ignoble & barbare. (e)

Je hasarderai de dire que le bien public
ne souffre pas davantage de la plupart des
excès où conduit l'Idolâtrie , qu'il ne souffre
de cette corruption du Théïsme , portée à
de certains excès. (f) Les Carthaginois ,
les Mexicains , & d'autres nations barba-
res (g) qui ont offert des victimes humaî-

(e) *Sueton. in vita Augusti, cap. 93.*

(f) *Corruptio optimi pessima.*

(g) La plupart des nations se sont rendues coupables de
crime ; cependant si l'on excepte les Carthaginois , il n'a pas
fait de grands progrès chez les nations civilisées : les Tyriens
abolirent de bonne heure cette coutume. Un sacrifice est
considéré comme un présent ; & faire présent d'une chose à
la Divinité, c'est la détruire , & la rendre inutile aux hommes :
on brûle ce qui est solide , on répand ce qui est liquide , on tue
ce qui est animé : en nous faisant tout nous croyons rendre ser-
vice à Dieu , ou donner au moins des marques d'affection &
de bonne volonté : c'est ainsi que trompés nous-mêmes par no-
tre dévotion mercénaire , nous nous imaginons de pouvoir
tromper l'être que nous adorons.

nes, n'ont guere à rougir devant les Inquisiteurs & les persécuteurs de Rome & de Madrid ; peut-être ont-ils moins répandu de sang ; ces victimes d'ailleurs que l'on tiroit au fort , ou que l'on déterminoit par quelque marque extérieure , ne pouvoient pas intéresser si fort le reste de la société : au lieu que les foudres de l'inquisition ne tombent que sur la vertu , la science , & l'amour de la liberté : ces qualités étant bannies , il ne reste que la honteuse ignorance , la dépravation des mœurs , & le vil esclavage. La mort de plusieurs milliers exterminés par la peste , par la famine ou par quelque autre calamité publique , est moins préjudiciable à la société que le meurtre d'un seul homme qui expire sous le glaive injuste de la tyrannie.

A Aricie , ville située dans le voisinage de Rome , quiconque massacroit le prêtre du temple de Diane , acquerroit par-là même le droit de lui succéder. (*h*) Etablissement singulier ! La superstition , pour l'ordinaire n'exerce ses fureurs que sur les Laïques , & ne répand sur l'ordre sacré que des douceurs & des bienfaits.

X.

Le parallele du Théisme & de l'Idolâ-

(*h*) *Serabo Lib. V. Sueton. in vita Calig.*

trie nous fournit de nouvelles observations, tendantes à prouver que la corruption des plus grands biens engendre les plus grands maux.

Croire que la Divinité est infiniment élevée au-dessus des hommes, c'est croire une vérité incontestable ; cependant cette croyance, jointe aux frayeurs superstitieuses, est très-propre à abattre & à avilir l'esprit humain, en lui faisant regarder la mortification, la pénitence, l'humilité, l'obéissance passive, & les autres vertus monacales, comme les seules vertus qui puissent plaire à l'Être suprême. C'est tout le contraire lorsque les Dieux que nous adorons ne nous sont supérieurs que de quelques degrés, & que plusieurs même d'entr'eux ne sont que des parvenus : alors nous nous en approchons avec plus d'assurance ; quelquefois nous pouvons, sans impiété devenir leurs émules : delà naissent l'activité, l'esprit, le courage, la grandeur d'ame, en un mot toutes les vertus qui agrandissent les nations.

Les Héros demi-Dieux du Paganisme répondent aux saints de l'Eglise Romaine : Dominique, François, Antoine & Benoît ont pris la place d'Hercule, de Thésée, d'Hector, & de Romulus : les uns ont mérité les honneurs célestes en écrasant les
les

les monstres & les tyrans ; les autres y sont parvenus à force de se donner des coups de fouet , par des jeûnes , par des actes de poltronnerie , par l'aveugle soumission , & par l'esclavage le plus rampant.

Lorsque le pieux Alexandre entreprit ses expéditions guerrières , un de ses plus grands motifs étoit de marcher sur les traces d'Hercule & de Bacchus ; & c'est avec raison qu'il prétendoit les avoir surpassé. (i) Lorsque Brasidas , ce magnanime & généreux Lacédémonien , eut été tué dans le combat ; les habitans d'Amphipolis , dont il avoit embrassé la défense , lui décernerent le rang de demi-Dieu. (k) Et en général il n'y eut point , parmi les Grecs , de fondateur d'Etat ou de Colonie qui ne fût élevé à ce grade de Divinité subalterne par les peuples qui jouirent du fruit de ses travaux.

C'est ce qui fit dire à Machiavel , que les dogmes Chrétiens , à savoir les dogmes Catholiques (car il n'en connoissoit point d'autre) en ne prêchant que souffrance , & en n'inspirant qu'un courage passif , énermoient l'esprit de l'homme , & le formoient pour l'esclavage & la sujétion.

(i) *Arrianus passim.*

(k) *Thucyd. Lib. V.*

(l) Cette remarque seroit juste, si dans la société il ne se trouvoit pas d'autres circonstances qui concourent à modifier le génie & le caractère des Religions.

Braſidas, mordu par une souris qu'il avoit prise, la mit en liberté : *il n'y a point*, dit-il, *d'être si méprisable qui ne puisse se sauver s'il a le courage de se défendre.* (m) Bellarmin, avec beaucoup de patience & de résignation, livra son corps en proie aux puces & à toute sorte de vermine ; il disoit : *nos souffrances seront récompensées dans le ciel ; ces pauvres créatures n'ont que la jouissance du présent siècle.* (n) Ces deux exemples font voir en quoi differe un Héros Grec d'un Saint de l'Eglise Romaine.

XI.

La corruption des bonnes choses, avons nous dit, en produit de très-mauvaises : en voici encore une preuve.

Si l'on considère sans prévention la Mythologie païenne, telle que les Poëtes nous l'ont transmise, on n'y voit plus ces absurdités monstrueuses que d'abord on y croyoit appercevoir. On con-

(l) Discorſi Lib. IV.

(m) *Plut.* Apophth.

(n) *Bayle*, art. Bellarmin.

çoit sans difficulté que le même Pouvoir ou le même Principe quelconque dont le monde visible , dont les hommes & les animaux tirent leur origine , peut avoir produit des créatures intelligentes , d'une essence plus pure & d'une autorité plus étendue : il n'en coûte pas davantage de se représenter ces intelligences comme capricieuses , vindicatives , passionnées , & sensuelles : eh , ne voyons - nous pas par ce qui se passe chez nous , que ces vices sont le fruit le plus ordinaire du pouvoir absolu dégénéré en licence ? Le système de la Mythologie n'a rien que de fort naturel ; & il est plus que probable que dans cette infinie variété de planetes & de mondes qui composent le tout , il soit quelque part mis en exécution.

L'objection la plus forte que l'on puisse faire à ceux qui croiroient que notre planète fût le théâtre de ce système , c'est que ce sentiment n'a pour lui ni la raison , ni aucune tradition authentique. Les vieilles traditions que les Prêtres & les Théologiens du Paganisme ont fait valoir , ne sont que de très-foibles autorités : tant de relations contradictoires , qui ont toutes le même fondement , leur sont parvenues par cette voie qu'il étoit absolument impossible de faire un choix , & de discer-

ner le vrai du faux. Il fallut donc que les écrits polémiques des Prêtres païens fussent renfermés dans bien peu de volumes ; leur Théologie devoit plutôt consister en contes traditionnels , & en pratiques superstitieuses qu'en controverses & en raisonnemens philosophiques.

Il en est tout autrement des Religions populaires qui sont fondées sur les principes du Théisme : des principes si conformes à la saine raison s'allient facilement avec la Philosophie , & il en résulte un système mixte où la Philosophie est incorporée : si les autres dogmes de ce système sont contenus dans un livre sacré , comme par exemple dans l'Alcoran ; s'ils sont déterminés par une autorité visible , comme est celle du Pontife Romain , les spéculateurs s'y plient , & naturellement chacun embrasse la théorie dans laquelle il a été élevé , pourvu qu'elle ait une certaine consistance & un certain degré d'uniformité.

Mais souvent les apparences trompent : il arrivera que la Philosophie remarque qu'elle est mal appareillée : que fait-elle ? au lieu de redresser les principes du système par ses propres principes ; elle se laisse séduire à servir les vûes de la superstition : nombre d'inconséquences se présentent à

concilier : elles font inévitables , & l'on peut dire avec assurance que toutes les Théologies populaires , mais sur-tout la Théologie scholaftique , ont une efpece d'appétit pour les chofes abfurdes & contradictoires : fi elles n'alloient pas au-delà de la raifon & du bon fens , leurs doctrines paroïtroient trop fimples & trop familières ; il faut-étonner les hommes , affecter le myftère , fe couvrir de ténèbres ; il faut fournir aux dévots l'occafion tant defirée de subjuguier leur entendement rebelle , & de fe faire un mérite en croyant des fophifmes qu'ils ne font pas même en état de comprendre.

Tout ce que nous venons d'avancer eft fuffifamment confirmé par l'Hiftoire Eccléfiastique. Lorsqu'une controverfe s'éleve , il fe trouve des gens qui prétendent pouvoir en prédire l'iffue avec certitude : comptez , difent-ils , que l'opinion qui triomphera , ce fera celle qui eft la plus contraire au bon fens ; dût l'intérêt du fyftême exiger une décision différente , pendant quelque tems les deux partis fe renverront mutuellement le titre d'hérétique ; mais finalement il demeurera à celui qui a raifon : voulez-vous en être convaincu ? vous n'avez qu'à étudier les définitions d'*Arrien* , de *Pélagien* , d'*Eraftien* , de *So-*

cinien, de *Sabellien*, d'*Eutychien*, de *Nestorien*, de *Monothélite* &c. sans faire mention du *Protestantisme*, dont le sort n'est pas encore décidé. C'est ainsi qu'un système devient d'autant plus absurde à la fin, qu'il a été plus raisonnable & plus philosophique dans le commencement.

Vous croyez arrêter le torrent de la Religion Scholastique par ces foibles maximes : *il est impossible qu'une chose, en même tems, soit & ne soit pas : le tout est plus grand que la partie : deux & trois font cinq !* C'est prétendre que les vagues de l'Océan se brisent entre des roseaux. Votre profane raison osera-t-elle s'élever contre de saints mystères ? il n'y a point de punition assez grande, pour votre impiété : souvenez-vous que les feux qui consomment l'hérétique peuvent pulvériser le Philosophe.

XII.

Nous voyons tous les jours des hommes qui sont, en même-tems, sceptiques en fait d'histoire, & dogmatiques en fait de Religion : lorsqu'on leur parle des principes religieux des Grecs & des Egyptiens ils soutiennent obstinément qu'il ne peut pas y avoir eu de nation qui ait cru des choses aussi absurdes ; & ils ne reconnoîtront jamais qu'on puisse trouver des ab-

furdités semblables dans d'autres communions. Tel fut le préjugé de Cambyse : il ne se contenta pas de plaisanter sur *Apis* ; il poussa l'impiété jusqu'à faire des blessures à ce grand Dieu de l'Égypte , qui ne parut à ses yeux profanes qu'un gros bœuf tacheté. Hérodote remarque fort judicieusement que cette fougueuse extravagance ne pouvoit venir que d'un dérangement de cerveau ; sans cela dit cet Historien , il n'eût jamais publiquement affronté un culte établi ; car , continue-t-il , quant à la Religion , chaque peuple est content de la sienne , & la croit préférable à toutes les autres. (o)

On ne peut disconvenir que les Catholiques Romains ne soient une secte très-savante : de toutes les Eglises Chrétiennes il n'y a que l'Eglise Anglicane qui puisse leur disputer la palme ; cependant le fameux Arabe Averroës , qui sans doute avoit entendu parler des superstitions Egyptiennes , déclare qu'il ne connoît point de Religion plus absurde que celle dont les sectateurs mangent leur Dieu , après l'avoir créé.

Je ne crois pas en effet qu'il y ait aucun dogme du Paganisme qui donne autant de prise au ridicule que la doctrine

(o) Lib. III. cap. 38.

de la *Présence réelle* ; cette doctrine est si absurde qu'on ne sauroit argumenter contre elle ; les Catholiques eux-mêmes font des contes plaisans , quoique un peu profanes ; sur ce chapitre.....

Un fameux Général , qui dans ce tems-là servoit en Ruffie , se rendant à Paris , pour se faire guérir de ses blessures , amena avec lui un jeune Turc qu'il avoit fait prisonnier. Des Docteurs de Sorbonne , tout aussi entiers dans leurs opinions que le sont les Dervis de Constantinople , croyant que c'étoit dommage que le pauvre Mustapha fût damné faute d'instruction , le sollicitèrent bien fortement de se faire Chrétien : pour lui faire d'autant mieux goûter leurs raisons , ils lui promirent de bon vin dans cette vie , & le Paradis dans l'autre. Le jeune homme ne put résister à de si puissans attraits : après avoir été instruit & catéchisé dans les formes , il consentit à recevoir les sacremens du Baptême & de la sainte Cene. Cependant , pour mieux affermir & consolider sa foi naissante , le Prêtre continua toujours de l'instruire : le lendemain de la communion il lui demande : *combien y a-t-il de Dieux ?* Il n'y en a point , répond Benoît , c'étoit son nouveau nom : *comment ?* il n'y en a point ! s'écrie le Catéchiste :
Rien

Rien de plus sûr, replique cet honnête profélyte ? *vous m'avez toujours dit qu'il n'y avoit qu'un Dieu ; & je l'ai mangé.*

Ce font-là les doctrines de nos freres les Catholiques ; mais nous y sommes si fort accoutumés qu'elles ne nous étonnent plus : il est pourtant probable que dans les tems à venir il y aura des nations qui ne croiront pas sans beaucoup de peine que jamais une créature à deux pieds ait pu embrasser de pareils principes ; & il y a mille contre un à parier que ces mêmes nations auront dans leurs symboles des articles tout aussi absurdes auxquels elles ajouteront une foi implicite , & qu'elles maintiendront avec le plus profond respect.

J'étois logé à Paris dans le même hôtel avec l'Ambassadeur de Tunis , qui à son retour de Londres , où il avoit passé quelques années , prenoit son chemin par la France. Un jour je vis son Excellence Moresque qui se divertissoit dans le vestibule à contempler les superbes équipages qui rouloient par la rue : quelques Capucins y passerent par hasard ; ils n'avoient jamais vu de Turc , comme l'Ambassadeur à son tour , quoique accoutumé aux habillemens de l'Europe , n'avoit pas encore vu cette grotesque figure que l'on nomme Capucin : il n'y a point de termes

pour exprimer l'étonnement réciproque qui étoit peint sur leurs physionomies ; je crois que la surprise n'eût guere été moindre entre le Dervis de l'Ambassadeur & ces disciples de St. François, s'ils étoient entrés en conférence. C'est ainsi que tous les hommes se regardent , les uns les autres , avec des yeux étonnés : on ne peut nous mettre dans la tête que le turban de l'Afrique soit une tout aussi bonne ou tout aussi mauvaise coëffure que la capuce Européane. *C'est un fort honnête homme*, dit le Prince de Sallé , en parlant de l'Amiral de Ruyter ; *c'est dommage qu'il soit Chrétien.*

Supposons qu'un Docteur de Sorbonne dise à un Prêtre de Sais : comment est - il possible que vous adoriez des porreaux & des oignons ? Si nous les adorons , répond celui-ci , au moins ne les mangeons-nous pas. Mais les chats & les singes ! dit le savant Docteur , voilà en vérité de plaisans objets d'adoration ! Ils peuvent valoir au moins les reliques & les offemens pourris des Martyrs , replique son savant antagoniste. Mais n'êtes-vous pas fous , insiste le Catholique , de vous couper la gorge pour décider si un choux est plus respectable qu'un concombre ? J'en conviendrai , dit le païen ; mais convenez

à votre tour qu'il y a encore moins de bon sens à se faire la guerre pour des volumes remplis de sophismes, dont dix mille ne valent ni un concombre ni une pomme de choux. (p)

Un spectateur intelligent de ce combat, (mais par malheur les spectateurs de cette sorte sont bien rares) en concluroit d'abord que si pour établir un système populaire il ne falloit qu'exposer les absurdités des autres systèmes, il n'y a point de bigot superstitieux qui ne pût justifier son aveugle attachement aux principes qu'il a sucé dans son enfance. Il n'en faut pas même tant aux hommes pour les rendre opiniâtres dans leur Religion; peut-être le font-

(p) Il est singulier qu'une religion aussi absurde qu'étoit celle d'Egypte ait paru si semblable à celle des Juifs, que les plus grands génies de l'antiquité n'ont pu l'en distinguer. Tacite, aussi bien que Suetone, en rapportant le décret du sénat, fait sous Tibere, qui bannissoit de Rome les prosélytes des Egyptiens & des Juifs, traite expressément ces deux religions sur le même pied: & le décret lui-même paroît être fondé sur cette supposition. *Actum & de sacris Ægyptiis Judaicisque pellendis; factumque patrum consultum, ut quatuor millia libertini generis eâ superstitione infecta, quis idonea ætas, in insulam Sardiniam veherentur, coercendis illis lasrocinis; & si ob gravitatem cali interissent, vile damnum.* Tac. Ann. Lib. II. c. 85. *Externas caremonias, Ægyptios Judaicosque ritus compescuit, coactis qui superstitione eâ tenebantur, religiosas vestes cum instrumento omni comburere.* Sueton. in vita Tib. c. 36. Ces sages païens remarquoient quelque chose de semblable dans l'air & le génie de ces peuples, de même que dans l'esprit des deux religions; les différences de leurs dogmes leur paroïssent trop frivoles pour y faire attention.

ils d'autant plus qu'ils ont moins de connoissances : & en général il y a un grand fonds de foi & de zèle dans le genre humain.

Diodore de Sicile nous raconte , à ce sujet , un événement fort remarquable , qui s'est passé sous ses yeux. (*q*) Dans le tems que la terreur du nom Romain remplissoit toute l'Egypte , un soldat légionnaire eut , par mégarde , le malheur de tuer un chat : cet horrible sacrilege souleva toute la populace contre lui : envain le Roi lui-même intercéda en faveur du criminel ; rien ne put le sauver de la fureur publique. Je suis persuadé que le Sénat & le peuple de Rome auroient eu moins de délicatesse sur le chapitre de leurs Divinités nationales ; peu de tems auparavant , il avoient assigné à Auguste un siege dans la cour céleste ; & pour peu qu'il eût paru le desirer , ils auroient détrôné tous les Dieux pour lui faire place :

— *præsens Divus habebitur*
Augustus.

dit Horace : c'étoit là une démarche très-importante , & que dans d'autres tems , ou dans d'autres nations on n'eût point regardée d'un œil indifférent. (*r*)

(*q*) Lib. I.

(*r*) Lorsque Louis Quatorze prit le College Jésuite de

Nonobstant la sainteté de notre Religion , dit l'Orateur Romain , rien n'est plus commun parmi nous que le sacrilege ; a-t-on jamais entendu qu'un Egyptien ait violé le temple d'un chat , d'un ibis , ou d'un crocodile ? (f) il n'y a point de tourment , dit-il ailleurs , qu'un habitant de l'Egypte ne subît plutôt que de faire la moindre injure à un ibis , à un aspic , à un chat , à un chien , ou à un crocodile. (t) Dryden a donc bien eu raison de dire :

*Que leur Dieu soit construit ou de pierre
ou de bois ;*

*En esclaves soumis ils rampent sous ses
lois :*

*Avec le même zèle ils prennent sa dé-
fense*

*Que si l'or le plus pur composoit son
essence.**

Clermont sous sa protection , la Société fit ôter la croix qui étoit sur le portail de ce bâtiment , pour y substituer les armes du Roi ; ce qui donna lieu à cette épigramme.

Sustulit hinc Christi , posuitque insignia Regis :

Impia gens ! alium nescit habere Deum.

(f) De naturâ Deorum , L. I.

(t) Tusc. Quæst. Lib. V.

* voici les vers de Dryden tels qu'ils sont dans l'original.

» Os what soe'r descent their Godhead be,

» Stock, stone, or other homely pedigree:

» In his defence his servants are as bold,

» As if he had been born of beaten gold.

ABSALOM and ACHITOPHEL.

Que dis-je ? plus les matériaux dont l'objet de leur culte est formé sont vils , plus leur dévotion s'échauffe : ils triomphent de ce qui devoit faire leur honte , & se font un mérite auprès de leur Dieu de braver , pour l'amour de lui , le ridicule & les opprobres que ses ennemis répandent sur eux à pleines mains. Dix mille Croisés s'enrôlent sous les saintes bannières , & se font un honneur infini d'une expédition que leurs ennemis leur reprochent comme la chose du monde la plus deshonorante.

Il y a , je l'avoue , une difficulté contre la Théologie Egyptienne ; & où est la Théologie contre laquelle il n'y en ait point ? Dans cinquante ans un couple de chats , à en juger par la proportion dans laquelle ces animaux se multiplient , peupleroit tout un Royaume : mettons vingt ans de plus pour la durée de ce culte : on pourra dire de l'Egypte ce que Petrone disoit de quelques Provinces de l'Italie , qu'il fera plus facile d'y trouver un Dieu qu'un homme : le nombre prodigieux des Dieux fera venir la famine , qui exterminera jusqu'au dernier de la race humaine ; & il ne restera plus que des Dieux sans prêtres & sans adorateurs. Il est donc probable que cette

nation, si renommée dans l'antiquité pour sa sagesse & pour sa saine politique, prévoyant des suites aussi pernicieuses, y ait pourvû en réservant les hommages aux seules Divinités adultes : pour les petits Dieux qui tetoient encore, il est à croire qu'on n'a pas été aussi scrupuleux à leur égard, & que l'on a pris sans façon la liberté de les noyer ; l'usage d'accommoder la Religion aux intérêts temporels n'est pas d'invention moderne.

Varron, homme savant & Philosophe, disserté sur la Religion, avec beaucoup de bon sens : il est assez modeste pour ne donner ses spéculations que sous l'aspect de probabilités & de conjectures : cette retenue sceptique lui attira les insultes de St. Augustin dont le zele étoit un peu fougueux. Augustin ne doutoit de rien ; sa foi étoit entiere, sa persuasion inébranlable ; (u) cependant un Poète contemporain du paganisme trouve à son tour, quoique très-absurdement à la vérité, le système de ce saint homme si faux, qu'il ne croit pas même qu'il puisse en imposer aux enfans. (x)

N'est-il pas étrange que l'on soit si positif & si dogmatique sur des matieres où il

(u) De civitate Dei, Lib. III. c. 17.

(x) Claudii Rutilii Nummitani Iter L. I. v. 386.

est si facile & si ordinaire de se tromper ?
Moverunt, dit Spartian, & *câ tempestate*
Judæi bellum, quod vetabantur mutilare
genitalia. (y)

Si jamais il y eut une nation ou un tems où la Religion établie sembleroit avoir dû perdre tout son crédit ; on croiroit que cela dut arriver à Rome du tems de Cicéron : on penseroit qu'alors l'incrédulité dut publiquement ériger son trône, & que Cicéron même, & par ses discours & par ses actions, dut s'en montrer le plus zélé partisan ; cependant il étoit bien éloigné de le faire : de quelque liberté qu'usât ce grand homme dans ses écrits & dans ses conversations philosophiques, on le voit prendre un soin extrême que sa conduite ne donne lieu à des reproches de Théisme & de profanation ; il voulut même que sa famille, & Térence son épouse, en qui pourtant il avoit beaucoup de confiance, le prissent pour un homme religieux : il nous reste de lui une lettre adressée à cette dernière, où il lui recommande très-sérieusement d'offrir des sacrifices à Apollon & Esculape, en reconnoissance du rétablissement de sa santé. (z)

La dévotion de Pompée étoit bien plus

(y) *In vita Adriani.*

(z) *Lib. XIV. Ep. 7.*

fincere

sincere : dans toute la conduite qu'il tint durant les guerres civiles , on remarque qu'il faisoit beaucoup de fonds sur les augures , les songes & les prophéties. (a) Il n'y eut genre de superstition dont Auguste ne fût infecté. On raconte que la veine poétique de Milton étoit moins fertile au printems que dans le reste de l'année : Auguste observa de même que durant cette saison il ne rêvoit pas si bien , & faisoit plus de songes creux qu'à son ordinaire : lorsqu'il lui arrivoit par hazard de mettre le foulier droit au pied gauche , & le foulier gauche au pied droit ; ce grand & sage Empereur perdoit toute contenance. (b) En un mot , on ne sauroit douter que les anciennes superstitions n'aient produit autant de dévots de tout ordre qu'en produisent les Religions modernes : leur influence peut-être n'étoit pas si forte ; mais elle n'étoit pas moins universelle : la foi n'étoit pas si ferme , si précise , si décisive ; mais il y eut tout autant de croyans.

Quelque impérieux & tranchant que soit le langage de la superstition ; on peut observer que les superstitieux affectent plutôt

(a) Cicero de Divin. Lib. III, cap. 24.

(b) Suetonius, in vita Augusti, cap. 90, 91, 92. Plinius Lib. II, cap. 7.

d'être convaincus qu'ils ne le sont en effet : leur conviction n'est pas solide : rarement leur foi approche de cette persuasion d'après laquelle nous réglons notre conduite dans les affaires de la vie commune. Les hommes n'osent pas s'avouer à eux-mêmes les doutes qu'ils nourrissent dans leur esprit : ils croient mériter par une foi implicite ; en prenant le ton affirmatif sur tout , ils se déguisent leur incrédulité réelle à force de bigoterie. Mais la Nature ne perd point ses droits : la pâle lueur qui nous éclaire dans ces régions sombres , n'égalera jamais la force des impressions que font sur nous l'expérience & le sens commun. Les actions démentent les discours ; elles font voir que dans ces sortes de sujets notre foi n'est qu'une opération inexplicable de l'entendement , placée entre la défiance & la conviction , mais plus voisine de la première.

Notre esprit paroît être d'une substance bien peu solide : si même de nos jours tant de gens qui ne cessent , pour ainsi dire , de faire agir sur lui le marteau & le burin , ne peuvent y graver des dogmes dont l'impression soit durable ; cela devoit être encore bien moins praticable dans les tems de l'antiquité , lorsque les personnes gagées pour exercer ces sortes de

fonctions étoient en beaucoup plus petit nombre : faut-il s'étonner que les hommes d'alors , n'étant frappés que de lueurs passageres , aient souvent paru incrédules & ennemis de la Religion établie , sans l'être en effet , ou du moins sans savoir au juste ce qu'ils étoient.

Une autre cause rendoit les anciennes Religions plus vagues & plus décousues que ne le sont les modernes : les premières ne tenoient qu'à la tradition ; au lieu que les dernières sont consignées dans des écrits. Les traditions des vieux tems sont perplexes , contradictoires , & le plus souvent douteuses , il n'étoit pas possible de les réduire à un Canon fixe qui déterminât les articles qu'il falloit recevoir ; semblables aux Légendes des Catholiques. Les contes qu'on faisoit des Dieux , étoient sans nombre : chacun en croyoit quelque chose ; personne ne pouvoit tout croire ; & cependant on ne pouvoit disconvenir que tout ne fût également bien ou mal fondé. Différentes Villes & différens Peuples débitoient souvent des traditions diamétralement opposées ; & il n'y avoit point de raison de préférer l'une à l'autre. On étoit accablé d'une infinité d'histoires sur lesquelles la tradition n'apprenoit rien de positif ; & l'on passoit , par des nuances

presqu'imperceptibles, des articles fondamentaux à ces fictions gratuites. La religion païenne disparoît comme un brouillard, aussi-tôt qu'on la regarde de près, & qu'on l'examine piece après piece : on n'a jamais pu l'affujettir à des dogmes & à des principes constans. Ces considérations, à la vérité, n'étoient pas en état de détromper la multitude, parce que la multitude n'est pas raisonnable ; cependant elles la faisoient vaciller & hésiter dans la foi ; elles pouvoient même conduire certains esprits à des pratiques & à des sentimens qui avoient tout l'air de l'irreligion la plus décidée.

Ajoutons que les fables du paganisme étoient gaies, riantes, faciles à comprendre & à retenir : il n'y entra ni diables, ni lacs de souffre, ni rien qui pût effrayer l'imagination. Qui pourroit s'empêcher de sourire au récit des amours de Mars & de Vénus, ou en pensant aux tendres gailhardises de Jupiter & de Pan ? C'étoit véritablement, à ces égards, une religion poétique, peut-être même étoit-elle au-dessous de la grande poésie : les Poètes modernes en ont fait usage ; mais jamais assurément ils ne parlent avec plus de liberté & d'irrévérence de ces Dieux, qu'ils regardent comme des êtres fabuleux,

que n'en firent les Anciens, qui les prenoient pour des objets de culte & d'adoration.

Un systême n'a pas fait de profondes impressions sur l'esprit du peuple : donc tous les hommes de bon sens l'ont rejeté : donc, en dépit des préjugés de l'éducation, le systême opposé a été généralement reconnu pour vrai, en vertu des raisonnemens qui l'appuyoient ; cette conclusion n'est rien moins que juste : il me semble qu'on devroit en conclure précisément le contraire. Moins une superstition est importune & présomptueuse ; moins aussi elle provoque notre indignation, & moins nous sommes excités à remonter vers sa source, & à creuser jusqu'à ses fondemens. Il est d'ailleurs incontestable que l'empire que toute sorte de foi religieuse exerce sur l'entendement est un empire chancelant & peu assuré : il dépend beaucoup de l'humeur, & des caprices de l'imagination ; la différence n'est que dans les degrés : un ancien placera un trait impie à côté d'une tirade dictée par la superstition ; il y a des discours où cette alternative se fait remarquer d'un bout à l'autre : (c) les Modernes

(c) Témoin ce passage remarquable de Tacite : *Prætor multiplices rerum humanarum casus, cælo terræque prodigia,*

penfent fouvent de la même maniere ; mais ils font plus circonſpects dans leurs expreffions.

Lucien dit en termes bien exprès que de fon tems on ne pouvoit refuſer de croire les fables les plus ridicules du Paganifme, fans paſſer pour impie & profane ; (*d*) & penſe-t-on que cet aimable écrivain eût employé toute la force de fon eſprit , qu'il eût lancé tant de traits ſatyriques contre la religion nationale , ſi cette religion n'avoit point été généralement reçue parmi ſes compatriotes & ſes contemporains ?

Tite-Live reconnoît , comme feroit un Théologien de nos jours , que l'irréligion eſt devenue fort commune ; mais il la condamne avec la même ſévérité : (*e*) le peuple pouvoit-il être exempt des ſuperſtitious qui en impoſoient à un ſi grand homme ?

Les Stoïciens donnoient à leur Sage les

& fulminum monitus , & futurorum præſagia , læta , triſtia ; ambigua , manifeſta. Nec enim unquam atrocioribus populis Romani cladibus , magisque juſtis judiciis approbatum eſt , non eſſe curæ Dîus ſecuritatem noſtram , eſſe ultionem. Hiſt. L. 1.
La querelle qu'Auguſte fit à Neptune eſt un exemple du même genre : ſi cet Empereur ne prenoit pas Neptune pour un être réel qui dominoit ſur l'Océan , quel ſujet avoit-il de ſe fâcher ? & s'il le prenoit pour tel , quelle folie de l'irriter encore davantage ? On peut faire la même remarque ſur les exclamations de Quintilien , au ſujet de la mort de ſes enfans.

(*d*) Philopſeudes.

(*e*) L. X. c. 20.

épithetes les plus sublimes, & qui tenoient même de la profanation : il n'y avoit que lui qu'on pût nommer riche, libre, souverain ; il étoit égal aux immortels : ils oublieroient d'ajouter que, pour l'esprit & le bon sens, il en avoit pour le moins autant qu'une vieille femme. Rien n'est plus pitoyable que de voir cette secte ; imbue des plus basses superstitions, & respectant toutes les sottises que les Augures ont imaginées, prenant le corbeau qui croasse du côté gauche pour un mauvais pronostic, & le cri de la corneille qui se fait entendre du même côté, pour un présage de bonheur.

De tous les Stoïciens Grecs, il n'y eut que Panætius qui osa douter de la certitude de l'art des Augures & des Devins. (f) Marc Antonin nous apprend lui-même qu'il a souvent reçu en songe des avis de la part des Dieux. (g) Si Épictète nous défend de faire attention au langage des corneilles & des corbeaux, ce n'est pas qu'il croie ce langage faux ; c'est qu'il le croit sans conséquence ; ces oiseaux ne peuvent nous prédire autre chose si ce n'est : tu te rompras le cou, tu feras la perte de tes biens, événemens qui selon

(f) Cic. de Divin. Lib. I. cap. 3.

(g) Lib. I. §. 17.

Epictete ne nous regardent pas, & ne doivent en aucune façon nous intéresser. (*h*) Le Stoïcisme est un mélange de superstition & d'enthousiasme philosophique; l'esprit de cette secte, entièrement tourné vers la Morale, déraisonne en fait de Religion. (*i*)

Platon fait dire à Socrate; qu'on ne l'accusoit d'impiété que parce qu'il refusoit de croire certaines fables; parce qu'il nioit, par exemple, que Saturne ait châtré son pere Uranus, & que Jupiter ait détrôné son pere Saturne; (*k*) cependant, dans un des Dialogues qui suivent, le même Socrate représente le peuple Athénien comme généralement persuadé que l'ame est mortelle. (*l*) Y a-t-il ici une contradiction? Oui; mais ce n'est pas Platon; c'est le peuple qui se contredit. Dans tous les tems, les principes du peuple sont un composé de parties discordantes; & ils devoient l'être sur-tout dans ces tems-là, lorsque le joug de la superstition étoit si léger & si facile à porter. (*m*)

(*h*) Enchiridion, §. 17.

(*i*) Les Stoïciens n'étoient pas tout à fait orthodoxes; cependant on voit, par les exemples que nous venons de rapporter, qu'ils croyoient bien des choses; le peuple sans doute croyoit tout ce qu'on vouloit lui faire croire.

(*k*) Eutyphro.

(*l*) Phædo.

(*m*) La conduite de Xenophon, telle que lui-même nous la décrit, montre tout à la fois, & combien le genre humain

Le

Le même Cicéron qui dans le sein de sa famille affecte des sentimens si dévots,

fut crédule dans ce tems-là, & combien les hommes de tous les tems sont peu d'accord avec eux-mêmes dans des matieres de Religion. Ce vaillant Capitaine, ce grand Philosophe, disciple de Socrate, qui nous a conservé les spéculations les plus raffinées de son maître par rapport à la nature de Dieu, Xénophon, dis-je, donne dans la superstition la plus crasse du paganisme. Que l'on en juge par les traits suivans.

Conformément à l'avis de Socrate, Xénophon consulte l'oracle de Delphes, avant de s'engager dans l'expédition de Cyrus. *De Exped. Lib. III. p. 294. ex ed. Leunclavii.* Dans la nuit qu'il se saisit des Généraux, il fait un songe qui fait beaucoup d'impression sur lui, quoiqu'il le croye ambigu. *Ibid. p. 295.* L'éternement lui paroît un heureux présage, de même qu'à toute l'armée. *Ibid. p. 300.* Etant arrivé à la riviere de *Cenrites*, il fait un autre songe, qui lui paroît très important, aussi bien qu'à Chirosope, qui partageoit le commandement avec lui. *Id. Lib. IV. p. 323.* Les Grecs souffrent beaucoup d'un vent de Nord, lequel cesse aussitôt qu'on lui a offert un sacrifice. *Ibidem, p. 329.* Sur le point d'établir une colonie, il differe d'en prendre la résolution jusqu'à ce qu'en secret il ait consulté les victimes. *Lib. V. p. 359.* Il exerce lui-même la fonction d'Augure avec beaucoup d'habileté. *Id. p. 361.* Il est déterminé par l'état des victimes à refuser le Généralat en chef qu'on lui offre. *L. VI. p. 273.* Cléandre le Lacédémonien le refuse pour la même raison, quoiqu'il ait grande envie de l'accepter. *Ibid. p. 392.* Xénophon rapelle un vieux songe, avec l'interprétation qui en avoit été faite, lorsqu'il s'étoit joint pour la première fois à Cyrus. *p. 273.* Il fait mention du lieu par lequel Hercule descendit aux enfers : il parle de cet événement en homme qui le croit vrai ; il dit qu'on en voit encore les traces. *Ibid. p. 375.* L'armée risque de périr de faim parce que les auspices lui défendent d'avancer. *p. 382. 383.* L'Augure Euclide ne veut pas croire que son ami Xénophon soit revenu de l'expédition sans argent : il consulte les entrailles des victimes ; & il y voit clairement que la chose est vraie. *Lib. VII. p. 425.* Notre philosophe, ayant conçu le projet d'augmenter les revenus des Athéniens par le moyen des mines, exhorte à consulter l'oracle avant de rien entreprendre. *De rat. red. p. 932.*

Pour peu que l'on examine ces faits avec attention, on

Tome I.

M

ne se fait point de conscience de traiter , devant un Tribunal public , la doctrine d'un état à venir de fable ridicule , qui ne mérite pas que l'on y fasse la moindre attention. (*n*) Dans Salluste , (*o*) César parle , en plein Sénat , sur le même ton. (*p*)

Cependant on auroit tort de conclure de ces propos licentieux que l'incrédulité & le scepticisme aient été répandus parmi le peuple ; cela est manifestement faux. Il est vrai que certains articles de la religion établie étoient assez indifférens à ceux qui

verra que ce n'étoit pas là des farces de politique : dans ces siècles l'hypocrisie ne procuroit pas de grands avantages , ou plutôt n'en procuroit aucun. Il paroît d'ailleurs , par un ouvrage de Xénophon , (*) qu'il étoit taxé d'hérésie , ce qui n'arrive jamais aux dévots politiques. Cette même raison me persuade que Newton , Locke , Clarke & d'autres ont adhéré sincèrement à la foi Arrienne , ou Socinienne , qu'ils professoient ; & j'oppose toujours cet argument aux libertins qui veulent absolument faire passer ces grands Philosophes pour des hypocrites.

(*) *Memorabilia.*

(*n*) Pro Cluentio , cap. 61.

(*o*) De bello Catilinario.

(*p*) Ciceron [Tusc. Qu. Lib. I. cap. 5 , 6.] Senèque [Ep. 24.] Juvenal [Sat. 2.] disent également qu'il n'y a point de petit garçon , ni de vieille femme assez imbécile pour croire les descriptions que font les poètes de l'état après la mort. D'où vient donc que Lucrece exalte si fort son maître pour nous avoir délivrés des terreurs d'une autre vie ? Il se peut que le gros des hommes ait été alors dans les dispositions du Céphale de Platon : tant qu'il étoit jeune & qu'il se portoit bien , il plaisantoit sur toutes ces histoires ; mais devenu vieux & infirme , il commença à appréhender qu'elles ne fussent vraies. *De rep. Lib. I.* Cela arrive encore assez fréquemment de nos jours.

la professôient ; mais d'autres leur tenoient plus à cœur : les Pyrrhoniens faisoient tous leurs efforts pour montrer que les uns n'étoient pas mieux fondés que les autres : Cotta se servit de cet artifice dans ses Dialogues *sur la Nature des Dieux* : pour réfuter le systême de la Mythologie par degrés , il examine d'abord , avec son adversaire orthodoxe , les histoires les plus graves & les plus universellement reçues : delà il passe à ces contes frivoles que tout le monde tournoit en ridicule : des Dieux il descend aux Déeses , des Déeses aux Nymphes , des Nymphes aux Faunes & aux Satyres ; Carnéade son maître avoit usé de la même méthode. (q)

Enfin voici les deux différences les plus frappantes qu'il y ait entre une religion traditionnelle ou mythologique , & une religion systématique ou scholastique. D'abord la première est souvent plus raisonnable que la seconde : elle n'est , pour ainsi dire , qu'un recueil d'événemens , peu fondés il est vrai , mais qui pourtant n'impliquent pas des contradictions formelles & dont on puisse démontrer l'absurdité. Ensuite la religion traditionnelle ne pèse pas si fort à l'esprit humain : & quoique généralement reçue , elle n'excite pas des

(q) *Sextus Empir. adv. Mathem. L. VIII.*

passions si violentes, ni ne fait de si fortes impressions sur l'entendement.

X I I I.

La religion primitive du genre humain doit sa principale origine aux craintes que l'avenir inspire. On peut juger quelles idées les hommes doivent se faire d'un Pouvoir invisible & inconnu ; tandis que tout les fait trembler, & que leur esprit n'est rempli que de sinistres événemens. Tout ce que la malice, la sévérité, la vengeance, la cruauté ont de plus affreux, vient se peindre, des traits les plus noirs, dans l'ame sombre du dévot, & augmenter l'horreur dont elle est pénétrée. En proie à mille terreurs paniques, dont une imagination vive lui multiplie les objets : dans ces profondes ténèbres, ou, ce qui pis est, dans ce foible crépuscule dont il est environné, la Divinité se présente à lui comme un spectre revêtu de la forme la plus épouvantable ; il n'y a point de trait de méchanceté dont il ne la croie capable, & que dans ses accès de frayeur il ne lui attribue en effet sans le moindre scrupule.

Tel paroît être l'état naturel de la Religion, envisagée par une de ses faces ; mais elle en présente encore une autre. Si nous considérons ce goût pour l'exagéra-

tion & la flatterie qui se manifeste dans tous les systêmes religieux, & qui est l'effet de la frayeur même dont nous venons de parler; il paroît qu'il en doive naître une Théologie toute opposée. La Divinité sera ornée de toutes les vertus, de toutes les qualités excellentes; & quelque loin que l'on pousse l'hyperbole, on ne croira jamais en avoir assez dit; ses perfections paroîtront encore bien au-dessus des éloges qu'on leur donne. De-là résultent des panégyriques sans fin; & l'on ne prend pas la peine d'examiner s'ils s'accordent avec la raison ou avec les phénomènes; on s'y croit suffisamment autorisé par-là même qu'ils tendent à exalter la gloire du divin objet de notre culte.

Ici donc il y a une espèce de contradiction entre les deux principes de la nature humaine sur lesquels la Religion est fondée. Nos terreurs naturelles nous font voir une Divinité méchante & pour ainsi dire diabolique; notre penchant à louer, nous la peint excellente & toute parfaite. Chacun de ces principes a plus ou moins d'influence sur nous, selon les diverses dispositions des esprits.

Il n'est pas surprenant que des peuples plongés dans l'ignorance & la barbarie, comme sont les habitans de l'Afrique, ceux

des Indes , ceux même du Japon , incapables d'étendre les notions qu'ils se forment d'un Pouvoir intelligent , adorent un être qui de leur propre aveu est cruel , mal-faisant & détestable ; il est cependant à croire qu'ils se gardent bien de dire tout haut ce qu'ils en pensent , & sur-tout de le dire dans son temple , où il pourroit les entendre.

Tous les Idolâtres ont gardé , pendant long-tems , des notions aussi viles & aussi abjectes ; & il est certain que les Grecs eux-mêmes ne s'en sont jamais entièrement défaits. Xenophon observe à l'honneur de Socrate qu'il a toujours rejeté l'opinion vulgaire , qui borne la connoissance des Dieux à certains objets , & par rapport aux autres les laisse dans une parfaite ignorance : selon ce Philosophe , les Dieux connoissoient parfaitement toutes nos actions , toutes nos paroles , & toutes nos pensées ; (r) mais cette philosophie étant de beaucoup trop haute pour la portée de ses concitoyens , (s) il ne faut point être surpris de les voir critiquer & blâmer ; dans leurs écrits , ces mêmes Dieux aux

(r) Mem. Lib. I.

(s) Les anciens croyoient que les Dieux étoient renfermés dans le ciel ; on voit dans Lucien que la doctrine de leur toute-présence passoit pour une opinion singulière , pour un-paradoxe philosophique. *Hermotimus , sive de sectis*

autels desquels ils se prosternoient. Hérodote en particulier, en plus d'un endroit, ne craint point de leur attribuer des sentimens d'une basse envie, qui conviendroient mieux à des Démons. Cependant, dans le tems même que les Païens chargeoient leurs Divinités des actions les plus infames ; les cantiques qu'ils chantoient dans leurs temples ne retentissoient que des épithètes les plus glorieuses. Lorsque le Poète Timothée récita l'hymne qu'il avoit composé à l'honneur de la cruelle & capricieuse Diane, dont il élevoit les vertus & les actions jusques aux nues : *Puisse votre fille, lui dit un des assistans, ressembler à la Déesse que vous célébrez ! (1)*

Lorsque les hommes agrandissent l'idée de leur Divinité, cette exaltation, le plus souvent, ne porte que sur le pouvoir & l'intelligence ; on oublie la bonté ; ce n'est pas assez de l'oublier ; à mesure que les Dieux acquierent plus de science & d'autorité, ils deviennent plus redoutables : aucun secret n'échappe à leur vue, ils pénètrent jusqu'aux recoins les plus cachés du cœur humain : il faut donc bien prendre garde de ne rien désapprouver de ce qu'ils font, il faut écarter tout sentiment de blâme ; il faut louer, applaudir, être

(1) *Plut. de superst.*

ravi en extase ; & si quelque esprit mélancolique , dans un accès de vapeurs , attribue aux objets de notre dévotion une conduite qui seroit révoltante dans des hommes ; il faut pourtant la trouver admirable en eux , & leur en faire de grands complimens. Plusieurs religions populaires , à en juger par les conceptions du commun des hommes , sont véritablement une espece de Démonisme : de quelques éloges que l'adorateur enthousiasmé comble son Dieu ; il est certain que pour l'ordinaire il lui ôte en bonté tout ce qu'il lui donne en intelligence & en grandeur. Le langage de l'idolâtre peut être mensonger & contraire à l'opinion qu'il a dans l'esprit ; chez les dévots plus raffinés l'opinion elle-même contracte souvent une espece de fausseté , & se voit démentie par les sentimens du cœur : ce cœur déteste tout bas les effets cruels de la vengeance de son Dieu , tandis que l'esprit , en lâche courtisan , n'ose rien y voir que d'adorable & de parfait. Ce combat interne augmente la terreur , & donne un air plus hideux aux phantômes qui persécutent les victimes infortunées de la superstition.

Un jeune homme a lu l'histoire des Dieux dans Homere ou dans Hésiode : il

a

a vu leurs factions, leurs guerres, leurs injustices, leurs adulteres, leurs incestes, tous leurs crimes, en un mot, décorés des plus grands éloges. Quelle est sa surprise, lorsqu'il se produit dans le monde, de voir que les loix infligent des châtimens à ces mêmes actions que ses Poètes attribuent aux habitans du séjour céleste ? Cette observation est de Lucien. (u) Il y a peut-être un contraste plus fort encore entre les idées que des religions plus récentes nous donnent, & entre ces sentimens de générosité, de douceur, d'impartialité & de justice que la Nature elle-même a gravés dans nos cœurs. A mesure que ces religions multiplient les sujets de crainte, elles rendent la notion de la Divinité encore plus grossiere & plus barbare. (x) Il n'y a que la nécessité absolue des

(u) Necyomantia.

(x) La Mythologie nous donne le Dieu Bacchus pour inventeur de la Danse & du Théâtre : les représentations théâtrales faisoient autrefois partie du culte public, on les exécuta dans les occasions les plus solennelles ; souvent même on y eut recours dans des tems de peste, comme à un moyen d'appaier la colere des Dieux. Il n'en est plus de même : dans ces derniers tems sur-tout les dévots se sont fortement élevés contre les spectacles : un savant Théologien a nommé le Théâtre, le vestibule de l'Enfer.

Pour se convaincre qu'il est possible de représenter la Divinité d'une façon plus odieuse encore, & moins assortie à la saine Morale, on n'a qu'à lire un passage du Chevalier Ramsay, écrivain qui avoit du goût & de l'imagination : il n'étoit rien moins qu'ennemi du Christianisme ;

Tome I.

N

principes de la Morale pour le maintien de la société, qui puisse conserver ces principes purs dans notre esprit, & faire en

il étoit au contraire animé du desir le plus louable d'être orthodoxe : la Trinité, l'Incarnation, la Satisfaction, qui sont les doctrines les plus exposées aux traits des esprits forts, ne révolterent point son entendement ; il n'y eut que celles de la Prédestination & de la Réprobation éternelles qui fissent pâtir son humanité, dont il paroît avoir été amplement partagé :
 » Quelles étranges idées, dit il, se formeroit de notre sainte Religion un Philosophe Indien ou Chinois, s'il falloit qu'il en jugeât d'après les systèmes des esprits forts de nos jours & de nos pharisaïques Docteurs ?

Après avoir proposé avec force les objections connues contre ces dogmes, voici comment il finit.

» C'est ainsi que nos Incrédules, nos Chrétiens judaïsans, nos Docteurs du Fatalisme ont défigurés les saints & sublimes mystères de la foi : c'est ainsi qu'ils ont confondu la nature du bien & du mal : c'est ainsi que transformant les passions les plus monstrueuses en attributs divins, & mettant dans l'essence éternelle, comme autant de perfections, ce qui rend les hommes coupables des plus énormes fautes, ils ont surpassé le paganisme dans l'art de blasphémer ! Les païens les plus grossiers se contenterent d'ériger en Dieux la Volupté, l'Inceste, & l'Adultere ; les Prédestinateurs divinifient la cruauté, la colere, la fureur, la vengeance, tous les crimes les plus noirs & les plus exécrationnels. » *V. Principes Phil. de la Rel. Nat. & Révél. par le Chevalier Ramsay, P. II. p. 401.*

Par d'autres endroits l'on voit que cet auteur ne croit pas le système des Arminiens ni celui des Molinistes fort propre à adoucir cette doctrine : s'étant ainsi exclus de toutes les sectes Chrétiennes, il se voit réduit à proposer lui-même un système de son invention : c'est une espece d'Origénisme, qui suppose la préexistence des ames humaines & brutes, de même que la conversion & le salut éternel de tous les hommes, animaux & diables. Cette opinion lui étant particuliere, nous ne nous y arrêtons pas : au reste si les idées de cet écrivain ingénieux m'ont paru dignes d'être rapportées, ce n'est pas que je prétende en garantir la justesse.

forte que nous réglions constamment sur eux le jugement que nous portons de la conduite des hommes. S'il ne répugne pas aux notions communes que les Princes se fassent une Morale à part, un peu différente de celle des simples particuliers ; à combien plus forte raison cela ne doit-il pas être permis à ces Intelligences supérieures dont la nature, les propriétés & les intentions nous sont si profondément cachées ?

Sunt Superis sua jura. . . . (y)

les Dieux ont des maximes de droit qui ne sont faites que pour eux.

X I V.

Je ne puis m'empêcher de placer ici une observation qui ne devrait pas échapper à ceux qui se mêlent de faire des recherches sur la nature humaine. Quelque sublime que soit la définition nominale qu'une religion puisse donner de la Divinité ; il est certain qu'un grand nombre, peut-être même la plupart des croyans chercheront moins à s'attirer la faveur divine par la vertu & les bonnes œuvres, qui seules peuvent plaire à l'Être tout-parfait, que par des observances frivoles, par un zèle

(y) Ovid. Met. Lib. IX. v. 501.

N ij

immodéré, par des extases fanatiques, par une foi aveugle aux mystères & aux opinions absurdes. Il n'y a qu'une très-petite partie du Sad-der, aussi-bien que du Pentateuque, qui consiste en préceptes de Morale; & soyons sûrs que c'est la moins observée. Quand les anciens Romains étoient affligés de la peste, ils étoient bien éloignés de la regarder comme le châtiment de leurs vices; il ne leur vint pas même dans l'esprit de se repentir & de changer de conduite: ils ne penserent point qu'ils étoient les brigands du monde, que leur ambition & leur avarice désoiloient la terre, & réduisoient les Nations les plus opulentes à la mendicité; ils avoient un moyen plus court d'appaîser la colère céleste; c'étoit de créer un Dictateur, & de lui faire chasser un clou dans une porte. (1)

Dans l'isle d'Egine une faction ayant formé un complot, les conjurés attaquèrent en traîtres, & assassinerent en barbares sept cens de leurs concitoyens: un de ces infortunés s'étoit réfugié à la porte du Temple qu'il tenoit embrassée; ils lui couperent les deux mains, & l'ayant emporté hors de la terre sacrée, le massacre-

(1) *Dictator clavus figenda causâ.* Tit. Liv. Lib. VII. cap. 3.

rent impitoyablement : par cette impiété, dit Herodote, ils offensèrent les Dieux, & se rendirent coupables d'un crime qui ne peut jamais être expié : (a) il ne compte donc pour rien tant d'autres assassins, qui font frémir d'horreur.

Supposons même, ce qui pourtant est rare, qu'il y ait une religion populaire qui déclare expressément que les bonnes mœurs sont l'unique moyen d'obtenir la faveur divine : supposons qu'il y ait des Prêtres établis pour répéter, tous les jours, cette maxime dans leurs sermons, & pour l'inculquer aux esprits avec l'éloquence la plus persuasive : tel est l'attachement des hommes pour leurs vieux préjugés, qu'au défaut de quelque autre superstition, ils feroient consister l'essence de la Religion à être réguliers à ces exercices, plutôt que de la placer dans la vertu & dans la morale. Nous ne voyons pas que le sublime prologue des Loix de Zaleuque (b) ait inspiré aux Locriens, sur la manière de se rendre la Divinité favorable, des idées plus saines que n'en avoient les autres Grecs.

Notre observation est donc universellement vraie ; mais il n'en est pas pour cela

(a) Lib. VI.

(b) On le trouve dans Diodore de Sicile, Lib. XII.

moins difficile de rendre raison du fait. Il ne suffit pas de dire que le peuple est par-tout accoutumé à dégrader ses Dieux, à les former sur son modele, à en faire une espece de créatures humaines, seulement un peu plus éclairées & plus puissantes que nous : cela ne leve point la difficulté : il n'y a personne qui soit assez stupide, assez dépourvu de raison naturelle pour ne pas voir que la vertu & la probité sont les plus estimables de toutes les qualités dont l'homme puisse être revêtu ; pourquoi donc n'attribue-t-on pas à son Dieu la même façon de penser ? Pourquoi ne fait-on pas consister dans leur exercice toute la Religion, ou du moins la partie la plus essentielle de la Religion ?

Dira-t-on que l'on préfère les pratiques superstitieuses à celles de la Morale, parce qu'elles sont moins pénibles ? Mais, pour ne point parler ici des sévères pénitences du Brachmane & du Talapoin, n'en est-ce pas déjà une bien dure que le *Rhamadan* des Turcs ? Sous des climats brûlans, & souvent dans les mois les plus chauds de l'année, ces pauvres gens demeurent, plusieurs jours de suite, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, sans manger & sans boire : il n'y a assurément personne de si vicieux ni de si dépravé qui ne trou-

vât cette abstinence plus rude que l'exercice d'un devoir de Morale, de quelque nature qu'il pût être. Croiroit-on qu'il y ait plus d'agrément à observer les quatre carêmes des Moscovites, ou à imiter la vie austere de quelques Catholiques Romains, qu'à avoir un esprit doux & bien-faisant ? Pour peu qu'on ait acquis l'habitude des vertus, elles deviennent autant de plaisirs ; au lieu que la superstition est toujours odieuse & incommode.

Essayons de donner une solution plus satisfaisante. Ce que nous faisons comme amis, ou comme peres, nous paroît des devoirs dont nous nous acquittons envers nos bienfaiteurs & nos enfans : nous ne pourrions y manquer sans desserrer les nœuds du sang, & sans transgresser les loix naturelles : nous les remplissons par inclination : un sentiment d'ordre & de beauté morale, nous y fait trouver de nouveaux plaisirs : l'homme vertueux fait le bien sans peine & sans effort : les vertus même qui sont plus austeres, & qui demandent plus de réflexion, le dévouement à la patrie, l'obéissance filiale, la tempérance, l'intégrité, ces vertus, dis-je, nous paroissent autant d'obligations, qui ne peuvent nous procurer aucun mérite religieux ; nous les devons d'avance, soit à

la société, soit à nous-mêmes : en observant tous ces devoirs, le superstitieux ne croit pas encore avoir, à proprement parler, agi pour l'amour de son Dieu, il croit n'avoir rien fait qui puisse lui mériter une protection spéciale : il ne pense pas que le service le plus agréable aux yeux de la Divinité, c'est de faire le bonheur des créatures, qui sont l'ouvrage de ses mains ; il lui faut un culte plus immédiat pour calmer les frayeurs qui l'obsèdent ; la pratique la plus inutile, & la plus contraire à ses penchans, voilà ce qu'il lui faut ; il s'y adonnera par les raisons même qui devraient l'en éloigner ; elle lui paroîtra d'autant plus pure, qu'elle n'est fondée sur aucun motif, & que par elle-même elle n'est bonne à rien. Plus il sacrifie de ses aises, plus il montre de zèle & de dévotion ; plus sa conduite lui paroît méritoire : rendre un dépôt, payer ses dettes, ce ne sont-là que des actes de justice, dont la Divinité ne sauroit lui tenir compte, des actes dont on ne peut se dispenser, & que bien des gens pratiqueroient quand il n'y auroit point de Dieu ; mais jeûner du matin au soir, se fustiger comme un misérable, cela se rapporte plus directement au service divin. Voilà donc les seuls motifs qui
engagent

engagent le superstitieux à ces sortes d'austérités : par ces marques d'une dévotion distinguée il s'insinue dans la faveur de l'Être suprême : désormais il dort en sûreté, il peut se promettre, & du bonheur dans cette vie, & le salut éternel dans la vie à venir.

Voilà d'où vient encore que souvent la piété la plus superstitieuse est compatible avec les dispositions les plus criminelles. Ne jugeons jamais des mœurs d'un homme par la ferveur de son zèle, ou par son assiduité aux exercices publics, quand même nous serions assurés qu'il agit de bonne foi : rien n'est plus trompeur que cette conclusion ; les attentats les plus énormes sont, au contraire, très-propres à enfanter la terreur religieuse & à augmenter la superstition. Bomilcar avoit formé le complot d'affaffiner, dans la même heure, tout le Sénat de Carthage, & de donner des fers à sa patrie ; par trop d'égard aux présages & aux pronostics, il en perdit l'occasion : sur quoi un Historien remarque *qu'il n'y a point d'hommes plus superstitieux que ceux qui forment les entreprises les plus horribles ou les plus périlleuses* : (c) & en effet leur dévotion & leur foi spirituelle s'accroissent avec les frayeurs dont ils sont agités.

(c) *Diod. Sic. L. XX.*

Catiline ne se contente point des divinités avouées, & des rites établis dans son pays; ses angoisses lui firent naître de nouvelles inventions en ce genre, (d) dont vraisemblablement il ne se fit jamais avisé, s'il étoit demeuré bon citoyen & fidele aux loix de sa République.

On peut ajouter que les remords & les horreurs secrettes que l'on sent après un crime commis, ne laissent point de repos au criminel qu'il n'ait eu recours à des cérémonies expiatoires par lesquelles il croit se décharger de ses offenses. Tout ce qui affoiblit ou déränge notre constitution intérieure, favorise les intérêts de la superstition; au lieu que rien n'est plus propre à la domter & à la détruire qu'une vertu mâle & inébranlable: elle nous préserve des accidens désastreux qui inspirent la mélancolie, ou du moins elle nous apprend à les supporter; tant que dans le calme des passions ce beau jour éclaire notre esprit, le phantôme des fausses divinités n'ose s'y montrer. Mais tant que d'un autre côté, dépourvus d'instruction, nous n'écoutons que la voix naturelle de nos timides cœurs, les terreurs qui nous assiegent nous peindront l'Être suprême avec les traits d'un tyran barbare; & les méthodes que

(d) Cicero, Catilin. I. *Sallust.* de bello Catilinaria.

nous choisissons pour l'appaiser , nous accoutumeront à le regarder comme un être capricieux. Dans les religions populaires , *la cruauté & le caprice* , sous quelque nom qu'on les déguise , forment toujours le caractère dominant de la Divinité : souvent les Prêtres même , au lieu de rectifier ces fausses conceptions , les nourrissent & les entretiennent : plus le Dieu est terrible ; plus nous sommes dociles & soumis à ses Ministres : plus les pratiques qu'il faut pour lui plaire sont bizarres , plus nous sommes réduits à renoncer à nos propres lumières , pour nous livrer à la direction de nos guides spirituels. Cependant , quoique l'artifice des hommes puisse augmenter ces sortes de foibleffes & de folies naturelles , ce n'est pourtant pas à cet artifice qu'elles doivent leur naissance ; elles poussent des racines plus profondes dans nos esprits ; elles résultent , en un mot , des propriétés essentielles & universelles de la nature humaine.

X V.

Quoique l'homme barbare & manquant d'instruction soit assez stupide pour méconnoître l'Auteur de la Nature dans ceux de ses ouvrages qui lui sont familiers & qu'il connoît par habitude ; il ne l'est pourtant

pas assez pour rejeter cette idée lorsqu'on vient à la lui présenter ; & il n'est guere concevable qu'elle puisse être rejetée par un homme qui a le jugement sain. A peine ouvrons-nous les yeux , que par-tout nous appercevons des plans , des vues , une destination : dès que nos facultés développées nous mettent en état de nous élever jusqu'à l'origine du systême universel , l'idée d'une cause intelligente vient nous frapper avec une évidence qui porte conviction. Les desseins uniformes qui se font remarquer dans toute la structure de l'Univers nous conduisent , sinon nécessairement , du moins très-naturellement à concevoir cette cause comme unique & individuelle ; il n'y a que des préjugés d'éducation qui puissent étouffer en nous un sentiment aussi raisonnable. Les événemens même dans lesquels la Nature semble se contrarier , prouvent un plan suivi , parce qu'on découvre ces événemens partout : tout annonce la même intention , quelque inexplicable & incompréhensible qu'elle soit.

Les biens & les maux , le bonheur & la misere , la sagesse & la folie , la vertu & le vice , tout cela est mêlé & confondu. Rien n'est pur & sans alliage : tout avantage a ses inconvéniens : il se fait une

compensation générale entre toutes les conditions & tous les états. Dans nos vœux les plus chimériques, il ne nous est presque pas possible d'imaginer une situation, qui puisse nous fixer, & qui ne nous laisse plus rien à désirer : la coupe de la vie nous est versée des deux tonneaux que le Poète place à la droite & à la gauche de Jupiter : ou s'il arrive que nous la buvions pure, le même Poète nous dira qu'elle est tirée du tonneau gauche.

Nous ne faisons, pour ainsi dire, qu'effleurer les biens : plus un bien est exquis, plus aussi le mal qui l'accompagne est violent ; c'est ici une de ces loix de la Nature qui ne souffrent que peu d'exceptions. L'esprit le plus pénétrant est voisin de la folie ; les plus grands éclats de joie touchent à la plus profonde mélancolie ; les plaisirs les plus ravissans sont suivis de la fatigue & des dégoûts les plus cruels ; à l'espoir le plus flatteur succèdent les traverses les plus accablantes. En général, il n'y a point de vie plus passable, (car pour la vie heureuse, il n'y faut point songer) il n'y a point de vie plus passable que celle d'un homme modéré, qui garde autant qu'il est possible, un juste équilibre, & qui contracte une espèce d'insensibilité pour tout.

Le bon, le grand, le sublime, le déli-

cieux étant compris éminemment dans les principes purs du Théisme, l'analogie de la Nature exige que le bas, le puérile, l'absurde, le terrible soient le partage des fictions & des chimeres religieuses.

Ce penchant que nous avons tous à croire l'existence d'un Pouvoir intelligent & invisible, s'il n'est pas un instinct primitif, est au moins un résultat de l'usage de notre esprit, inséparable de la nature humaine : on peut l'envisager comme une marque que le divin ouvrier a imprimée à son ouvrage. Quoi de plus glorieux pour les hommes que d'avoir été choisis, parmi toutes les créatures, pour porter l'empreinte & l'image du Créateur ! Mais, juste Ciel ! combien cette image est-elle défigurée dans les religions populaires ! Que la Divinité devient méconnoissable dans les portraits que nous en traçons ! que de caprices, d'absurdités & de défauts nous mettons en elle ! que nous la dégradons ! oui nous la dégradons bien au-dessous de ce que dans la vie commune nous appellons un homme sensé, ou un honnête homme.

Noble prérogative de la raison humaine ! elle peut atteindre à la connoissance du souverain Être ; des objets que la nature expose à nos sens, elle remonte jusqu'au

premier principe , jusqu'au Créateur de l'Univers. Mais voici bien un autre spectacle : promenez vos regards sur les nations & les tems : examinez les maximes de Religion qui ont eu vogue dans le monde ! vous aurez de la peine à vous persuader que ce soit autre chose que des rêves d'un homme en délire ; peut-être même les prendrez-vous plutôt pour des imaginations capricieuses de singes travestis, que pour des assertions sérieuses, positives & dogmatiques d'êtres qui s'honorent du beau nom d'êtres raisonnables.

Ecoutez les protestations des hommes ! il n'y a rien dont ils soient si assurés que de la vérité de leur Religion. Voyez leur conduite : vous douterez qu'ils aient jamais eu de Religion du tout.

L'homme dont le zèle paroît le plus fervent & le plus vrai , peut être un hypocrite. L'impie le plus déclaré peut ressentir des frayeurs secrètes , & n'est pas à l'abri des remords de conscience.

Les personnes qui avoient le plus d'esprit , & l'esprit le plus cultivé , ont souvent donné dans de grandes absurdités en fait de Théologie. Les hommes les plus sensuels & les plus dissolus ont souvent embrassé les préceptes les plus rigoureux en fait de Religion.

L'ignorance est la mere de la dévotion :

Maxime proverbiale , mais confirmée par l'expérience. Cependant cherchez un peuple qui n'ait point de Religion : si vous le trouvez , foyez sûr qu'il ne differe pas beaucoup des bêtes brutes.

Qu'y a-t-il de plus pur que la morale de quelques systêmes de Théologie? Qu'y a-t-il de plus dépravé que les pratiques auxquelles ces mêmes systêmes donnent cours ?

La consolante perspective d'une vie à venir nous cause les transports les plus vifs ; mais les sujets de terreur que cette idée renferme font bientôt cesser nos transports , leur impression est bien autrement forte & durable dans l'esprit humain.

Tout est énigme & mystere : le doute , l'incertitude , l'irrésolution , voilà les seuls fruits de nos plus exactes recherches. Mais telle est la foiblesse de notre raison , tel est l'effet contagieux de l'opinion , que ce doute même , ce doute réfléchi , ne pourroit être de durée , si nous ne portions la vue plus loin , si en opposant superstition à superstition nous ne les faisons , pour ainsi dire , combattre ensemble : pendant qu'elles se font la guerre la plus furieuse , nous nous sauvons heureusement dans les régions obscures , mais tranquilles de la Philosophie.

AVERT.

AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

Cette Traduction est le fruit du hazard. Je passois une partie de l'été à la campagne , avec un Philosophe de mes amis : les Œuvres Philosophiques de Mr. Hume faisoient alors beaucoup de bruit : je les avois sur moi ; & plein de cette lecture , j'en parlois sans cesse. Après avoir excité la curiosité de mon ami , il fallut la satisfaire : il n'entendoit pas l'Anglois : je me fis un amusement de lui traduire chaque jour un morceau ; & ce morceau fournissoit une matiere toujours nouvelle & toujours agréable à notre conversation. Combien de fois n'admirions-nous pas ensemble les traits ingénieux , la profondeur , l'élégance , l'esprit , jusqu'à la singularité des idées de Mr. Hume ! Mon ami s'emparoit avec

Tomè I.

P

avidité des cahiers de la traduction ; à mesure qu'ils sortoient de ma plume : il ne se laissoit pas de les relire, & de les méditer : il couchoit ses réflexions par écrit ; & j'ai jugé celles qu'il a faites sur l'Histoire Naturelle de la Religion dignes de paroître à côté de cet ouvrage. Si elles se ressentent un peu de la négligence champêtre, le Lecteur se ressouviendra du lieu où elles ont pris naissance. Je n'y ai d'autre part que de les avoir rangées, & d'avoir vérifié les passages des Anciens que l'on avoit été obligé de citer de mémoire.



qui conviennent à tout Écrivain qui fait profession d'être honnête homme.

Comment l'esprit humain est-il parvenu à se faire une Religion ? C'est le problème que M. Hume se propose de résoudre.

Le Polythéisme est la plus ancienne des Religions, l'Idolâtrie le plus ancien des cultes. Cette Religion & ce culte doivent leur naissance aux passions, à ces passions ordinaires que les événemens journaliers & les diverses scènes de la vie excitent dans le cœur humain. Le Théisme est sorti du sein même de l'Idolâtrie. C'est la solution du problème.

Toutes les parties de ce Traité sont subordonnées à ce plan général : elles tendent toutes ou à le développer, ou à confirmer les idées qu'il renferme : s'il y en a qui paroissent des digressions, comme par exemple le parallèle du Théisme & de l'Idolâtrie, où l'on balance les avantages & les inconvéniens de ces deux systèmes, on trouvera pourtant, en les envisageant de plus près, qu'elles rentrent dans le dessein principal. Enfin la conclusion de l'ouvrage contient une espèce de Scepticisme.

Je suivrai, dans mon Examen, le fil que je viens de marquer.

Est-il vrai que le Polythéisme ait été la

premiere notion que les hommes se soient fait d'un Pouvoir supérieur ? Pour établir cette these , M. Hume fait valoir deux fortes de preuves , des preuves de fait , & des preuves de raisonnement.

Il nous dit d'abord qu'en remontant au-delà de dix-sept siècles on trouve tout le genre humain plongé dans l'Idolâtrie. Quand on lui accorderoit ce point ; il n'en pourroit pourtant tirer aucun avantage , avant d'avoir fixé l'époque de l'origine du genre humain. Si nous pouvons reculer cette époque à notre gré , que d'étranges révolutions ne peut-on pas concevoir dans les opinions des hommes pendant des myriades , ou des myriades de myriades de siècles ? Le culte du vrai Dieu a pu mille & mille fois triompher du culte des Idoles , & en être subjugué à son tour ; il a pu disparaître & reparoître , se détruire & se relever de ses cendres. Nous voyons dans l'Histoire les Nations les plus civilisées retomber dans la barbarie , & les Nations les plus barbares s'instruire & se polir : le goût , la politesse , les arts , les sciences , les mœurs , les façons de penser , tout est sujet au changement : les connoissances humaines ne sont pas plus éternelles que les Empires ; & la Religion , suivant les idées de M. Hume , appartient à cette

classe ; elle peut donc , par des degrés insensibles , dégénérer au point de devenir tout-à-fait méconnoissable ; elle peut même se perdre entièrement , & être engloutie dans les abymes du tems. Tout ce que je prétends ici , c'est que tant qu'on n'aura pas déterminé , ou du moins à peu près déterminé l'époque de l'origine du genre humain , & tant qu'on n'aura point de sentiment fixe sur l'état des premiers hommes , l'Histoire ne nous fournit pas même de quoi conjecturer quelle étoit la première Religion.

A s'en rapporter à M. Hume , les premiers Théistes qui méritent d'être comptés , ce seroient les Chrétiens : l'instituteur de la Religion Chrétienne seroit donc le premier Docteur du Théïsme , le premier qui ait enseigné aux hommes qu'il n'y a qu'un Dieu. Mais les Juifs étoient Théistes , & n'avoient pas besoin d'instruction à cet égard : la Doctrine de l'Unité de Dieu , créateur & souverain maître de l'Univers , étoit consacrée dans leurs livres symboliques : Jesus-Christ l'y trouva toute établie , & n'y fit aucun changement. M. Hume dira-t-il que ce n'étoit pas un Théïsme pur ? mais c'est le même que celui des Chrétiens : il n'y en eut jamais de plus pur ni de plus éloigné de l'idolâtrie : rien n'égale l'hor-

reur que cette Religion inspire pour le culte des Idoles, & même pour la plus légère apparence de ce culte. Ce sont là des vérités que l'on n'a pas besoin de prouver.

Quand M. Hume ne voit dans l'ancien monde que des Idolâtres ; quels sont les organes ou les instrumens dont il se sert pour porter sa vue à une si grande distance ? quels sont, en un mot, les Historiens garans de son opinion ? Il ne les nomme pas : mais l'on sent bien que ce ne peut être que les Grecs, ou les Romains copistes des Grecs. Il semble donc ne compter pour rien les livres de Moyse, qui cependant sont, sans contredit, la plus ancienne Histoire que nous ayons, & quand on ne la considéreroit que comme une production humaine, l'Histoire la plus digne de foi. Il en appelle à tous les vieux monumens : quels sont-ils ces monumens ? Les écrits d'Hérodote, de Diodore de Sicile,

*Et quicquid Græcia mendax
Audet in Historiâ.*

Aucun de ces Écrivains ne remonte dans la haute Antiquité : ils se perdent tous dans le Tems fabuleux, vuide immense que les Grecs ont rempli de toutes les rêveries de leur imagination : ils y ont peint des Dieux,

des Déesſes, des Héros, auteurs de leur race : ils y ont créé le monde, ou plutôt le ridicule chaos de la Mythologie.

S'agit-il de l'origine du genre humain, ou de celle du monde? Ils ſe taifent, ou ils débitent la première futilité qui leur paſſe par l'eſprit. Et comment les Grecs auroient-ils été en état de décider de pareilles queſtions? ſe regardant comme le centre de l'Univers, ils traitoient toutes les autres Nations de barbares : ils ne connoiſſoient pas leur propre origine, ils ignoroient celle de leur langue, & ſurtout ils ne ſavoient pas d'où ils tenoient les premiers germes de leur Religion; les plus ſages d'entr'eux ſouſçonnoient à peine qu'ils en fuſſent redevables à ces mêmes Nations barbares pour leſquelles ils marquent tant de mépris. Platon a entrevu que bien des noms reçus en Grece étoient originaires des noms étrangers; & en effet tous ceux qui ſervent à désigner les Divinités & les Fêtes ſont de ce genre : le fonds de l'Histoire fabuleuſe vient de l'Asie & de l'Egypte, dont les colonies ont peuplé les différentes provinces de la Grece. Mais les racines de ces mots barbares s'étant perdues par le laps de tems, & ces mots même ayant été eſtropiés à la Grecque, on leur a cherché des

des étymologies dans cette langue : cela est arrivé sur-tout à l'égard du langage religieux ; & Dieu fait les beaux contes que les Philosophes, les Prêtres, les Poètes, les Fabulistes ont été obligés d'inventer pour trouver des étymologies, ou pour justifier celles qu'ils avoient forgées de leur propre autorité. C'est-là la vraie origine de la Religion, & de la Théologie des Grecs : toute la Métamorphose n'est qu'une Métamorphose des langues de l'Orient & de celle de l'Egypte en langue Grecque.

On s'apperçoit sans peine de quel poids doivent être de pareils monumens : jettons un coup d'œil sur ceux que M. Hume recuse, ou du moins qu'il néglige de consulter.

Il existe une Histoire qui perce à travers les épaisses ténèbres des tems fabuleux, qui remonte jusqu'à la naissance du genre humain dont elle fixe la date, qui nous donne une idée de l'origine des Nations, & de leur dispersion successive sur la surface du globe. Cette Histoire a tous les caracteres d'authenticité qui manquent à l'Histoire païenne : elle est soutenue, suivie : elle a été fidèlement conservée, & transmise jusques à nous par un peuple dont l'antiquité est incontestable, & qui

subsiste encore , séparé de tous les autres peuples : les événemens de ce peuple sont étroitement liés à cette Histoire , & sa Religion sur-tout y tient d'une façon particulière , Religion fondée de tout tems sur le pur Théisme , c'est-à-dire , de l'aveu de M. Hume , sur le seul sentiment raisonnable qu'il y ait sur cette matiere. Se peut-il que cette Histoire , ce Peuple , cette Religion aient paru des phénomènes indifférens à un Philosophe qui prétend découvrir les premières idées que les hommes se sont formées de la Divinité ? Pouvoit-il se promettre de réussir dans ses recherches , en négligeant cette source , & en ne puisant que dans des sources suspectes ?

Il est vrai que M. Hume lui-même ne semble pas faire beaucoup de fonds sur ces prétendus argumens historiques ; il ne les touche que fort légèrement ; il ne s'en sert que pour se ménager une transition aux preuves tirées de la Philosophie qui lui paroissent victorieuses & triomphantes.

Avant de les examiner faisons cette remarque générale : que lorsqu'il s'agit d'un fait , on ne sauroit assez se mettre en garde contre de petites probabilités , fondées sur des analogies toujours très-imparfaites , & souvent fort trompeuses. Je conçois

qu'une chose pouvoit ou devoit se passer ainsi; donc elle n'a pu se passer autrement: rien de plus téméraire ni de plus sujet à erreur que cette décision. Les événemens ne se reglent pas sur notre façon de penser: notre façon de penser doit se régler sur les événemens: quand des monumens authentiques attestent un fait, désions-nous de nos spéculations: elles ne sont alors que des conjectures; & de simples apparences qui pour l'ordinaire nous mettent à cent lieues du vrai: loin de pouvoir contredire les faits, elles ne sont plausibles qu'autant qu'elles s'appuient sur des faits. Ce n'est pas aux Philosophes à faire l'Histoire; encore moins font-ils en droit de la façonner à leur gré pour la faire rimer avec leurs systêmes; mais l'Histoire doit être le guide & le flambeau de la Philosophie.

La premiere preuve de M. Hume est tirée du progrès naturel de nos connoissances. Cette preuve pourroit être hypothétiquement bonne. Si l'on suppose des créatures humaines, sorties du limon de la terre, & abandonnées au développement naturel de leurs facultés; sans doute qu'elles ne se perfectionneront que par degrés: il s'écoulera bien des siècles, leur esprit passera par bien des erreurs & par bien des absurdités avant qu'il s'éleve

jusqu'à l'origine de son être ; si tant est qu'il puisse jamais y atteindre ; si peut-être même il ne demeure pour toujours abruti, & réduit à l'état de pure animalité.

Mais ce n'est ici qu'une supposition qui n'a pas une ombre de probabilité. La raison perfectionnée nous apprend que l'homme est la production d'un Être dont la puissance, la sagesse, la bonté n'ont point de bornes. M. Hume en convient ; mais pourquoi perd-il de vue cette grande vérité, lorsqu'il entreprend de remonter à la naissance des Religions ? N'est-ce pas de-là qu'il devoit partir ? Craignoit-il que son Histoire n'en devînt moins *naturelle* pour être fondée sur la nature & la raison ? falloit-il des hypotheses chimériques pour lui mériter ce titre ?

Si dans un de ces mondes innombrables dont le Créateur a parsemé l'espace, il se trouve une Planete destinée au séjour d'une créature, laquelle avec bien des imperfections, attachées à son espece, renferme pourtant un certain degré de perfectibilité, mais qui par lui-même ne sauroit se développer, ou dont le développement naturel ne seroit que fort tardif, fort casuel, & fort incertain ; est-il à présumer que Dieu laissera ce germe étouffé, ou pour toujours, ou du moins pendant

une longue succession de siècles , au bout desquels cet être n'en seroit encore qu'à ses rudimens ; & puis plongé , pour le moins aussi long-tems , dans la barbarie & dans la superstition la plus grossiere , ne s'en débarrasseroit à la fin qu'avec beaucoup de peine , & très-imparfaitement ? Si la destination visible de l'homme c'est de connoître & d'aimer l'Auteur de son existence ; sera-t-il exposé à manquer cette destination , à ressembler aux animaux brutes , ou à croupir éternellement dans l'ignorance & dans l'erreur ?

On m'accordera sans doute qu'il est infiniment plus probable que Dieu fournisse à l'homme des moyens propres à le conduire au but de son existence : il pourra le faire de deux manieres. Ou il placera les premiers hommes dans des circonstances favorables , qui dégourdiront leurs facultés , qui accéléreront la marche de leur intelligence , & les mettront en état de remonter du spectacle de la Nature jusqu'à la premiere cause. Ou bien il se découvrira à eux d'une maniere plus directe & plus immédiate , peut-être aussi se servira-t-il de ces deux moyens à la fois.

Quand ce ne seroient ici que des hypotheses ; il en résulteroit toujours trois conséquences. 1°. Que M. Hume n'a pas

épuisé toutes les possibilités. 2°. Que mon hypothese est pour le moins aussi bonne que la sienne. 3°. Qu'elle découle d'un principe solide, incontestable, & que lui-même n'ose pas contester; tandis que la sienne n'est bâtie que sur l'idée vague d'hommes existans, sans que l'on sache, ni depuis quand, ni comment, ni pourquoi.

Mais lorsque je rapproche ces notions qu'une saine Philosophie me suggere, des relations de l'Histoire, il me semble voir disparaître tout ce que l'on y pouvoit soupçonner de simplement hypothétique; tout ce que l'on pouvoit ne prendre que pour des présomptions spécieuses, il me semble que je le vois se réaliser. Je les retrouve, ces mêmes notions, dans la plus ancienne des Histoires: j'y vois l'origine du genre humain: j'y vois le Théisme dicté aux premiers hommes par celui-même qui est l'objet du Théisme: de-là, par une suite de générations bien liée, je passe aux fondateurs d'une famille, d'une société, d'une nation Théiste, d'une nation, dis-je, qui a transmis cette doctrine pure, qu'elle reçut de ses ancêtres, jusqu'à sa postérité la plus reculée, & dont les annales ont été en tout tems dépositaires des principes du Théisme, & infé-

parables de ces principes. Alors je me dis : si la raison d'un côté me fait croire que le Théisme doit avoir été la Religion des premiers hommes : si, de l'autre la plus ancienne & la plus authentique des Histoires me représente les choses précisément de la même façon ; il y a donc un heureux accord entre l'Histoire , & les enseignemens de la raison : ces deux sources de mes connoissances conspirent donc , & se prêtent une confirmation réciproque , au lieu que chez M. Hume elles sont en perpétuelle contradiction : ses raisonnemens non-seulement sont démentis par l'Histoire , mais encore par les principes même qu'il adopte , comme des principes raisonnables.

Ami de la liberté de penser , j'ai lu , sans prévention & sans humeur , les ouvrages qui combattent la Religion que je professe : le zele qui foudroie les vices m'a toujours paru le mouvement naturel d'une ame bien née ; mais il m'a semblé que celui qui s'échauffe contre les opinions , ne pouvoit , en nous foibles mortels , provenir que d'un mélange de fanatisme : il m'a semblé que ce n'étoit pas une impression naturelle , mais une impression factice , artificielle , qui contrefait la Nature. Mais , en lisant dans cet esprit , les ouvrages dont

je viens de parler, j'ai été surpris, plus d'une fois, de voir faire à des personnes, à qui d'ailleurs on ne sauroit refuser du génie & du jugement, de leur voir faire, dis-je, des raisonnemens bien moins philosophiques que ne peuvent être tous ceux qu'ils reprochent aux plus crédules & aux plus superstitieux de leurs antagonistes, & qui sont le sujet éternel de leur plaisanterie.

Tout ce qu'ils disent, par exemple, contre la Révélation faite à nos premiers parens, est de cet ordre. Ils conviennent que le système de l'Univers est l'ouvrage d'une souveraine intelligence : il y a donc eu des premiers hommes sur le globe que nous habitons : ils ne sauroient nier que Dieu ne leur ait pu manifester son existence, ni que son intention n'ait été d'être connu d'eux ; mais la méthode de cette manifestation ne leur plaît pas : qu'ils en imaginent donc une meilleure ! Parce qu'ils ne voient plus de ces révélations, & de ces événemens extraordinaires auxquels on a donné le nom de Miracles ; ils pensent qu'ils ne peut jamais y avoir eu rien de pareil ; mais qu'est-ce qu'ils voient, & depuis quand voient-ils ? Ils ne sont peut-être pas en état de prouver que sans une pareille Révélation l'homme eût pu sortir de

de l'état animal, déployer les ailes de son intelligence, & devenir véritablement homme. Est-ce montrer un esprit fort étendu que de conclure de la situation présente du genre humain à celle du genre humain à peine ébauché? Ces différentes situations exigeoient sans doute différentes œconomies: & quand je considère les tems des Miracles, je trouve toujours que ces grands coups n'ont été frappés que dans les grandes occasions. Le monde naissant en eut besoin pour apprendre à qui il devoit son origine, & pour s'affermir dans la croyance d'un seul Dieu: le monde Idolâtre en eut besoin pour être ramené vers le seul objet digne de son adoration: le monde corrompu en eut besoin pour repasser du vice à la vertu, & pour empêcher que les principes & les mœurs ne s'abrutissent de nouveau. Ne nous hâtons donc pas tant de décider: il peut y avoir eu de bonnes raisons pour tout cela, quand même nous ne les concevrions pas; & ne jugeons pas les choses passées & futures par nos fantaisies présentes. Les phénomènes les plus extraordinaires, comme les plus communs, ne paroissent que parce que l'arrangement général, & l'exigence du système les appelle; & s'ils ne nous étonnent point dans le monde physique,

pourquoi nous choqueroient-ils, si fort dans le monde moral? Voici en un mot où tout se réduit : *La Nature de l'homme étant donnée, en tirer le meilleur parti possible* : c'est, pour ainsi dire, le problème que l'éternelle sagesse avoit à résoudre : notre Religion est une solution de ce problème : je fais bien que ces Philosophes n'y-acquiescent point ; mais ont-ils proposé quelque chose de mieux ? S'ils l'ont fait, il n'est pas parvenu à ma connoissance. Revenons à M. Hume.

Le second argument qu'il emploie pour prouver que l'Idolâtrie a précédé le Théisme, est pris de l'impossibilité qu'il y auroit selon lui, que l'Idolâtrie se fût engendrée de la corruption du Théisme : il suppose un Théisme fondé sur le raisonnement : & il avoue que s'il n'étoit fondé que sur la Tradition, il pourroit dégénérer au point de se changer en Polythéisme. Mais nous avons vu que la Raison & l'Histoire nous apprennent également que Dieu s'est découvert aux premiers hommes d'une façon particulière. Quelle qu'ait été cette façon ; ils auront transmis cette vérité à leurs enfans ; & de-là elle sera passée plus loin par la Tradition : elle pouvoit donc s'abâtardir par degrés & s'éteindre entièrement ; l'erreur, la superstition, & tous

les égaremens du monde païen pouvoient prendre sa place.

Cette réponse suffiroit. Cependant quand nous nous prêterions à l'hypothese de M. Hume , quand nous supposerions avec lui un Théisme raisonné, je ne vois pas encore qu'il ait prouvé l'impossibilité de la corruption d'un pareil Théisme. Voici son dilemme : ce Théisme, dit-il, étoit fondé, ou sur des raisonnemens faciles, & à la portée de tout le monde ; ou bien sur des raisonnemens difficiles, compliqués, & qui ne pouvoient être compris que par un petit nombre de contemplateurs. Les premiers devoient avoir un effet durable, & par conséquent empêcher la corruption du Théisme. Les seconds ne seroient jamais parvenus jusqu'au peuple, & par-là étoient encore moins sujets à être pervertis.

Mais d'abord , quoique les preuves que nous avons de l'existence de Dieu soient de différens ordres ; la moins compliquée & la moins difficile de ces preuves demande pourtant une certaine recherche, & un certain degré d'attention : d'ailleurs il s'agit de concevoir un être immatériel, invisible, placé hors de la sphaere des sens. Combien à tous ces égards le Théisme n'est-il pas exposé à la corruption ? C'est une grande affaire que d'engager le peuple

à se servir de sa raison ; & s'il raisonne une fois , il n'est pas dit qu'il le fera toujours : il semble même que les conceptions spirituelles soient pour lui un état forcé : à tout moment elles lui échappent , & il retombe , par son propre poids , dans les sens & dans la matiere.

On voit combien cette disposition des esprits favorisoit & la naissance & les progrès de l'idolâtrie : il ne faut pas s'imaginer qu'elle s'établisse brusquement & tout d'un coup : son commencement est insensible , & ses progrès sont gradués. On veut se représenter la Divinité : on veut , pour ainsi dire , mettre les objets intellectuels en relief : on choisit des emblèmes , des types , des hiéroglyphes : & ces signes , dont l'usage étoit d'abord innocent , dans la suite des tems , deviennent de faux Dieux : on commencera par les subordonner à l'Être suprême : on les mettra dans le Soleil , dans la Lune , dans les Etoiles : bientôt on les fera descendre sur la terre , on les renfermera dans des statues. Alors environné de tant de Divinités présentes & sensibles , l'idée subtile de l'Être invisible disparoît peu à peu , jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucune trace : il en est à cet égard comme des objets lointains , lorsque ceux qui sont autour de

nous, nous affectent fortement, & absorbent toute notre attention. Le peuple en revient toujours à ses idées grossières : que fera-ce si ce penchant reçoit une nouvelle impulsion de l'artifice de quelque imposteur qui trouve son compte à l'entretenir & à le fortifier ? Si dans le sein du Théisme même, & dans les siècles les plus éclairés il ne se fait gueres de notions plus saines ; à combien plus forte raison devoit-il s'y affectionner sous le regne de l'ignorance & de la stupidité ? & faut-il être surpris de l'entendre s'écrier : *Fais-nous des Dieux qui marchent devant nous ?*

Quand je considère le second membre du dilemme de M. Hume, je n'y trouve pas plus de solidité. En supposant que les principes du Théisme aient été découverts par les spéculateurs ; est-il absolument nécessaire que ces principes soient demeurés renfermés chez eux ? Ne sont-ce pas les hommes de génie qui créent, pour ainsi dire, les nations qui deviennent les fondateurs & les législateurs des peuples ? Et ne peuvent-ils pas leur faire part de leurs découvertes, les mettre sur la voie de la vérité, & procurer même au Théisme la sanction des loix, aussi-bien que la sanction religieuse ? Confucius ne paroît-il pas avoir été un Philosophe de cette espèce ? Un

pareil Théisme , fondé sur le raisonnement , établi par autorité publique , & répandu par la tradition , peut donc encore dégénérer , tout comme si dans son origine il dépendoit de la révélation.

Mais enfin ouvrons l'Histoire : c'est le fort de toutes les hypothèses de Mr. Hume d'échouer contre cet écueil. Nous y verrons l'Idolâtrie pulluler au sein même du Théisme , nous la verrons étendre son empire sur les cœurs corrompus , & sur les esprits courbés vers la terre. Je ne déciderai point ici si elle a été en vogue dès avant le Déluge , & s'il faut en rapporter les commencemens au tems d'Enos : ce sentiment de Maimonides & des Rabbins du moyen âge ne s'appuie que sur un passage équivoque de la Genèse : cependant l'on voit par la distinction entre les enfans de Dieu & les enfans des hommes , que dès lors la corruption s'étoit glissée dans les mœurs , & pouvoit avoir entraîné celle de l'esprit. Ce qu'il y a de certain , c'est que le Patriarche Abraham étoit sorti d'une famille Idolâtre , & avoit été rappelé au culte du vrai Dieu par une vocation extraordinaire. Mais ne nous en tenons qu'aux annales du peuple Hebreu : elles prouvent par des faits indisputables que le Théisme le plus pur peut se convertir dans l'Idolâ-

trie la plus grossiere ; & l'on peut au moins en croire les Historiens dans des récits qui font si peu d'honneur à leur nation.

Cependant , comme Mr. Hume , quoique sans aucune raison , semble recuser ces autorités ; voyons jusqu'où nous conduit l'Histoire profane. Tout ce que l'on y peut entrevoir , c'est que l'Égypte a été le berceau de l'Idolâtrie. Herodote , Diodore de Sicile , Lucien nous disent que le nom des douze Dieux vient des Egyptiens qui les premiers observerent les douze astérismes du Zodiaque : qu'ils ont les premiers connu l'usage des autels , des statues , des temples : qu'ils sont les inventeurs des rites , des cérémonies & du langage religieux. * Et indépendamment de ces témoignages , de savans hommes ont fait voir que toute la Mythologie Grecque étoit empruntée de l'Égypte. Les navigateurs Phéniciens puiserent dans cette source impure le poison de l'Idolâtrie , & en abbreuverent les nations chez qui leurs

* Δωδέκα θεῶν ἐπωνυμίας ἔλεγον πρώτους Ἀγυπτίους γομῶσαι , καὶ Ἑλλάδας παρὰ στίαν ἀναλαβεῖν ; βωμοὺς τε , καὶ ἀγάλματα , καὶ γνοῦς θεοῖσι ἀπονυμίας σφίσι πρώτους , καὶ ἕωα ἐν λίθοις ἔγγράψαι. Herod. in Euterpe.

Πρώτοι μὲν ὦν ἀνθρώπων , πάν ἡμῶς ἴδμεν , Ἀγύπτιοι λέγονται θεῶν τε ἐγγόνη λαβεῖν , καὶ ρὰ ἴσασθαι , καὶ τεμίνα καὶ πανηγύρεις ἀποδέξαι· πρώτοι δὲ καὶ ὀνόματα ἱερά ἔγνωσαν , καὶ λόγους ἱεροῦ ἔλεξαν &c. Lucian. de Syria Deo. Conf. Diod. Sic. Lib. I. cap. II.

courses maritimes les conduisoient. Après eux les diverses colonies forties de l'Égypte en infecterent les lieux de leur transmigration. Cela explique merveilleusement un fait dont notre Auteur a pris connoissance : c'est que les Grecs & les Romains rencontroient leurs Divinités partout où ils portoient leurs armes victorieuses : on ne s'en étonnera guere , si l'on pense que toutes ces Divinités avoient une origine commune , & qu'elles descendoient toutes également des rivages du Nil.

Mais comment l'Idolâtrie est-elle née en Égypte ? Ce n'est certainement pas de la façon dont Mr. Hume en conçoit l'origine. Il y a sur ce sujet un sentiment bien plus ingénieux , & qui a pour base des recherches bien plus exactes. C'est l'abus du langage de l'Astronomie , & des figures symboliques de l'Écriture ancienne qui sont la vraie cause du mal. Parmi ces figures il y en avoit qui représentoient la vraie Divinité & le culte simple qu'on lui rendoit : d'autres désignoient les objets les plus intéressans pour l'Égypte , comme par exemple le tems du débordement du Nil , & celui de sa rentrée dans son lit , avec les différentes précautions que ces époques demandoient : c'étoit , en un mot des affiches

ches qui exprimoient , sous différens emblèmes , les fêtes instituées en l'honneur du vrai Dieu , les travaux convenables à chaque partie de l'année , les réglemens de Police , & d'autres choses de cette nature. Après l'invention de l'écriture courante & populaire , le sens de cette écriture symbolique se perdit peu à peu , & à la fin on prit ces affiches pour les objets même du culte. Voilà ce me semble une représentation assez naturelle de l'Idolâtrie , naissant de la corruption du Théisme : je ne m'y arrête pas davantage : nous avons un excellent livre où tout ceci est prouvé en détail , c'est l'*Histoire du Ciel* de Mr. Pluche , que Mr. Hume n'a pas même tenté de réfuter dans son *Histoire naturelle de la Religion*.

Après tout de quoi disputons - nous ? D'une chose dont Mr. Hume va bientôt lui-même tomber d'accord. Qu'on lise le paragraphe VIII. Il y est parlé d'une espece de flux & de reflux qui fait passer les hommes de l'Idolâtrie au Théisme , & repasser du Théisme à l'Idolâtrie : remarquons bien la maniere dont se fait ce retour à l'Idolâtrie. Les dogmes du Théisme étant trop subtils pour la portée commune , il faut les étayer de la notion d'êtres médiateurs , qui tiennent le milieu entre Dieu

& les hommes : ces êtres deviennent ensuite l'objet principal du culte ; & l'on oublie la vraie Divinité. Ici je demande si la même chose ne peut pas arriver, soit que l'on suppose un Théïsme révélé, soit qu'on suppose un Théïsme originairement connu par le raisonnement. Mr. Hume se contredit ; & nous verrons que ce n'est pas la seule contradiction où il tombe.

L'explication qu'il donne de l'origine de l'Idolâtrie est fondée sur la supposition qu'elle a précédé le Théïsme, supposition que je crois avoir détruite. Cependant je ferai encore quelques réflexions sur sa Théorie concernant la naissance du Polythéïsme.

Il ne croit pas que les hommes aient été conduits à cette superstition par la contemplation des œuvres de la Nature ; ces œuvres prêchent par-tout l'Unité de Dieu. Il nous dit pourtant qu'il y a des personnes qui ne trouveroient pas si étrange que plusieurs êtres se fussent concerté pour arranger le plan de l'Univers & pour l'exécuter en commun, & à ce sujet il cite, dans une Note, la statue de Laocoon, qui est le fruit du travail de trois ouvriers. Quoique Mr. Hume rejette cette opinion ; je pense qu'il sera à propos d'ajouter quelques remarques propres à dissiper tous les

doutes que l'esprit humain pourroit se former sur un dogme aussi important.

Sans toucher aux argumens métaphysiques qui démontrent évidemment qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu unique, il me semble que l'on peut dire, avec plus d'affurance que ne le fait Mr. Hume, que quelque grand que soit le nombre des ouvriers subalternes, employés à l'exécution d'un ouvrage, le plan doit toujours être conçu dans une seule tête : cela est d'autant plus nécessaire que l'ouvrage est plus composé, plus uniforme, plus beau & plus parfait. Celui qui dresse le plan, & en cas que l'on en fournisse plusieurs, celui dont le plan obtient une juste préférence, est à proprement parler l'Inventeur, ce qui suppose déjà une supériorité d'intelligence, & fait disparaître l'égalité des autres. Quel ouvrage eût-ce été que cette statue de Laocoon, si chacun des trois statuaires y avoit travaillé selon sa propre fantaisie; si l'un avoit fait le Prêtre, l'autre les enfans, le troisieme les dragons, sans s'attacher à une idée générale, conçue sans doute par l'un des trois, & approuvée des deux autres? c'est tout ce que peut signifier ici l'expression latine qui dit qu'ils ont travaillé de concert. * Pline dit que le

* *De consilii sententiâ fecerunt.* Plinius, Hist. Nat. Lib. XXXVI. Sect. II.

nombre des ouvriers est préjudiciable à leur célébrité, d'un côté parce qu'un seul ne peut pas se reyendiquer toute la gloire, & que de l'autre on ne peut pas les mettre tous au même rang : † C'est que l'honneur de l'invention n'appartenoit qu'à celui qui avoit tracé le dessein, & qu'apparemment on ne favoit pas, du tems de Pline, si c'étoit Agéfandre, Polydore, ou Athénodore. Si le plan de la statue avoit été un composé de trois idées différentes, & que l'on n'eût point déferé à un avis général, on auroit grand tort de nous la donner pour un chef-d'œuvre qui surpasse tout ce que la Peinture & la Sculpture ont produit de plus achevé. * Au reste, cette statue qui ornoit autrefois le palais de l'Empereur Titus, se voit encore dans les jardins du Vatican : & un habile Antiquaire a observé que Pline s'étoit trompé, en la croyant faite d'une seule pierre ; elle l'est de trois pour le moins, qui sont artistement liées par une soudure imperceptible. §

Le Polythéisme, selon Mr. Hume, doit son origine aux passions excitées par cette

† *Quoniam nec unus occupat gloriam, nec plures pariter uncupari possunt. Ibidem.*

* *Opus omnibus pictura & statuarie artis præponendum. Ibid.*

§ V. *Acta Erud. anni 1697. p. 144.*

alternative de biens & de maux qui partage la vie de l'homme. Ces passions nous peignent d'abord un Pouvoir inconnu & invifible en général. Enfuite le penchant que nous avons de nous figurer tous les êtres femblables à nous , donne à ce Pouvoir la figure humaine , nos organes , & toutes les propriétés affectées à notre efpece.

Ce Pouvoir en général fembleroit ne devoir porter que fur un Être ; mais est-il croyable que des hommes ftupides & matériels euffent commencé par fe former l'idée abstraite de Pouvoir ; & que de cette notion intellectuelle ils fuffent enfuite descendus à celle d'un individu , ou de plusieurs individus ? Je ne reconnois point ici la gradation naturelle de nos connoiffances. Il me paroît encore moins vraisemblable que les premières Divinités individuelles dont on fe foit forgé la notion , ayent été revêtues de la figure humaine : on devoit les fuppofer d'une nature plus excellente ; & l'on connoiffôit déjà des objets qui à des efprits groffiers fur-tout devoient paroître plus excellens que l'homme.

Quels font-ils ? Ce font les corps qui roulent fur nos têtes , le Soleil , la Lune , tous ces brillans lumineux qui décorent la voûte céleste. Plus élevés que nous , ils

font plus puissans que nous : environnés d'éclat & de splendeur , ils font d'une nature supérieure : ils ont du mouvement ; donc ils ont de la vie : mais quel mouvement en comparaison du nôtre ! & par conséquent quelle vie ! ils se promettent librement dans les plaines de l'Éther , tandis que nous sommes affaîlés contre la terre. Voyez cet astre glorieux qui fait régulièrement le tour du monde , cet Océan de feu & de lumière , dont les émanations bienfaisantes nous éclairent , nous échauffent , font mûrir nos fruits & nos moissons : je veux le fixer , & mes yeux éblouis se ferment : il voit tout ; nous ne voyons que par lui : son absence nous replongeroit dans les ténèbres , si une Divinité moins éclatante ne venoit quelquefois nous prêter son pâle mais secourable flambeau ; à son retour elle disparoît avec tout son cortège , & lui cede l'empire de l'Univers.

Ne font-ce pas là les idées les plus naturelles que l'on puisse supposer à des hommes grossiers qui se font une Religion ? A la placé de Mr. Hume , j'eusse combiné les passions humaines avec le spectacle de la Nature , je dis avec ce spectacle qui frappe les sens. N'est-ce pas déjà une passion que ce mouvement que nous éprou-

vons en voyant le lever ou le coucher du Soleil, ou en voyant, dans une belle nuit, la Lune rayonnante au milieu d'un Ciel parfemé d'étoiles ? Que dis-je ? ce que nous sentons alors, n'approche-t-il pas de bien près d'un sentiment religieux ? Et si nous n'étions pas mieux instruits, pourrions-nous nous empêcher de concevoir de la vénération pour des êtres aussi magnifiques, & de nous humilier devant eux ? ce qui seroit déjà une espece de culte ; d'où il n'y auroit pas bien loin jusqu'à l'adoration ?

Platon & plusieurs anciens Philosophes prenoient les Astres pour des êtres vivans & animés : Philon étoit du même sentiment : Origene n'en doutoit pas : ce fut, pendant un certain tems, l'opinion de St. Jérôme & celle de St. Augustin : & le célèbre Tycho Brahé étoit, à cet égard, Platonicien décidé. Clément d'Alexandrie avoit été bien plus loin : il pensoit que Dieu avoit donné aux païens le Soleil, la Lune & les astres, dans la vue expresse qu'ils les adorassent, & afin qu'ils ne tombassent point dans l'Athéisme, & il fit consister leur plus grand crime à avoir quitté ce culte pour celui des images taillées. *

* Ἐδωκεν δὲ καὶ τὸν ἥλιον, καὶ τὴν σελήνην, καὶ τὰ ἀστροὶς εἰς θρησκείαν· ἀπέβησαν ὁ Θεὸς τοῖς ἔθνεσιν, φησὶν ὁ νόμος· ἵνα μὴ τέλειον

Mais ce n'est rien en comparaison des Philosophes du Portique : ils taxoient d'ignorance , de folie & d'impiété , ceux qui osoient nier la Divinité des Astres †. Si de tels hommes n'ont pu se garantir de cette illusion ; il faut qu'elle soit bien naturelle , & par conséquent qu'elle ait été bien propre à séduire des hommes grossiers & dépourvus d'instruction , tels que Mr. Hume se représente les premiers habitans de la terre.

Et si ces phénomènes journaliers , paisibles & bienfaisans ne faisoient point d'impression sur eux ; n'y en a-t-il pas de plus rares , de plus bruyans & de plus terribles ? les vents & les orages qui ruinent le travail de la campagne , le bruit effrayant du tonnerre , le ciel embrasé d'un bout de l'horizon à l'autre , & la foudre en éclat ? Il y a peu d'hommes , de ceux même qui se vantent d'avoir dépouillé tout sentiment de Religion , peu de vrais , & encore moins de prétendus Philosophes à l'épreuve d'une pareille scène ; combien

ἄδικοι γινόμενοι, τέλος καὶ διαφθορῶσιν· οἱ δὲ, κ' ἐν ταύτῃ γινόμενοι τῇ ὄντολι ἀγνοῦμενες, γλυπτοῖς προσχηκότες ἀγάλμασι, κ' ἀν μὴ μετανοήσασι, κρίνονται. &c. Stromat. Lib. VI. cap. 14.

† *Restat, ut motus siderum sit voluntarius, & quæ qui videat, non indocte solum, verum etiam impie faciat, si Deos esse neget.* Cic. de Nat. Deorum, L. II.

donc

donc en devoient être frappés des hommes à demi sauvages ? A ne regarder la Religion que comme l'ouvrage des passions, je ne vois pas qu'il fût si absurde de s'écrier avec Petrone :

*Primus in orbe Deos fecit timor, ardua celo
Fulmina cum caderent, discussaque mœnia
flammis,
Atque ictus flagraret Athos.*

En s'y prenant de cette façon, Mr. Hume avoit encore l'Histoire pour lui. Le culte des Astres est le plus ancien dont elle fasse mention : le soleil étoit adoré sous le nom de Mithra chez les Perles, sous celui de Belus, d'Adonis, de Moloch en différentes contrées de l'Orient, sous celui d'Osiris en Egypte, d'Ammon en Libye, de Bacchus, d'Apollon, de Jupiter & d'Hercule dans la Grece. Toutes les nations Idolâtres qui habitoient le pays de Canaan étoient infectées de ce culte : de-là les précautions scrupuleuses du Législateur des Juifs ; & la maniere dont elles sont exprimées fait voir combien naturellement l'esprit humain panche vers cette espece d'Idolâtrie * : aussi les précautions

* *Ne fortè elevas oculos tuos in cælum, & videas solem, & lunam, atque stellas, cum universo exercitu calorum, & impellaris, & adores atque colas ea. Deut. c. IV.*

de Moïse n'empêcherent-elles point que les Juifs n'y tombassent plus d'une fois. Les premiers Grecs ne connurent d'autres Divinités * & le mot même qui dans la Langue Grecque signifie *Dieu*, est dérivé d'un verbe qui signifie *courir*, *se mouvoir*, par allusion au mouvement des Astres. †

Les Météores eurent aussi leurs adorateurs, principalement parmi les nations barbares : Les Persans adoroient la terre, le feu, l'eau & les vents § ; les Péruviens le tonnerre & la foudre ; parmi les Romains même il est parlé d'un *Jupiter Fulgur*, qui paroît avoir été une Divinité particulière : ce qu'il y a de certain, c'est que la foudre passoit chez eux pour une portion détachée de la planette de Jupiter, qui retenoit encore sa nature divine, & qui prévoyoit l'avenir : sur cela étoit fondée la science *fulgurale* des vieux Etruriens. Je ne parle point ici du culte du Ciel & de l'Ether qui est postérieur à celui des Astres, & qui me paroît être déjà un raffinement d'Idolâtrie.

* Φαίνονται μοι οἱ πρότεροι τῶν ἀνθρώπων περὶ τὴν Ἑλλάδα τούτους μόνους θεοὺς ἠγείσθαι, ὥσπερ νῦν πολλοὶ τῶν βαρβάρων, Ἥλιον, καὶ Σελήνην, καὶ Γῆν, καὶ Ἄστρα, καὶ Οὐρανόν.

Plato, in Cratylō.

† Ἄτι ἐν αὐτῶν ὀρώντες πάντα ἀνίοντα δέμον, καὶ θύοντα, ἀπὸ πάντων τῆς φύσεως τῆς τοῦ θύον, θεοῦ αὐτοῦ ἐπονομάσαι. Ibi d.

§ Herodot. in Clío.

Mais c'est assez nous arrêter à cette matière ; je passe à l'origine du Théisme : les idées de Mr. Hume sur ce sujet , son peut-être le morceau le plus curieux & le plus singulier de cet ouvrage si plein de singularités. En supposant le Théisme postérieur à l'Idolâtrie , en niant qu'il soit l'ouvrage du raisonnement , en mettant de côté la Révélation , ne croiroit-on pas qu'il ne reste plus rien à dire , & que toutes les hypothèses sont épuisées ? Mr. Hume a trouvé dans la subtilité de son esprit de quoi en fabriquer une toute neuve : la voici.

Une nation Idolâtre , du nombre des Dieux qu'elle adore , en choisit un qu'elle met au premier rang : on flatte ce Dieu , on le courtise , on exalte ses attributs : C'est à qui renchéra sur ses titres : l'idée qu'on s'en forme s'aggrandit de jour en jour : à la fin , enivré d'éloges & d'encens , à force d'exagérations & de pleuses hyperboles , ce Dieu devient l'Être suprême , l'Être infini , l'Être par excellence , le créateur & le maître de l'Univers.

Se seroit-on attendu à un pareil expédient ? Mais à quoi tient cette toile si subtilement ourdie ? A rien du tout , elle voltige dans l'air ; le moindre souffle l'emporte & la détruit.

T ij

Y a-t-il un seul exemple d'une nation , d'une société , d'un particulier qui par ce chemin - là soit arrivé aux Principes du Théisme ? Est - ce ainsi que se forma le Théisme des anciens Philosophes ? celui des Chrétiens ? celui des Juifs ? Mr. Hume n'oseroit l'affirmer ; cependant il fait , par rapport au Théisme Judaïque une insinuation oblique & entortillée qui semble tendre à le rapprocher de son idée.

Après avoir dit que le ravisseur d'Europe est devenu par degrés le *Optimus Maximus* du monde païen , il ajoute que *c'est ainsi* qu'une bonne partie de la populace Juive ne paroît avoir regardé le vrai Dieu que comme une Divinité nationale.

On ne voit pas trop à quoi cela peut aboutir. Où est la comparaison ? Jupiter s'est élevé dans l'esprit des païens au premier rang : Dieu s'est dégradé , dans l'esprit des Juifs , à un rang subalterne : d'un côté il y auroit une amélioration du Polythéisme , de l'autre une corruption du Théisme ; cela fait deux choses diamétralement opposées. Que signifient donc ces deux mots *c'est ainsi* , lorsque c'est précisément le contraire ?

Si la populace des Juifs s'est formé de Dieu des idées familières jusqu'à l'absurdité , pendant que leur Religion présen-

toit les idées les plus sublimes ; cela prouve qu'on peut descendre des idées sublimes à des idées absurdes ; & rien n'est plus vrai ni plus contraire au sentiment de Mr. Hume : on voit que le peuple peut corrompre les Religions les plus pures ; mais il ne sauroit les inventer ; elles ont une origine plus noble.

Enfin de l'*Optimus Maximus* des païens il y a encore bien loin jusqu'à l'Être infini, créateur & conservateur du Monde. Mr. Hume convient lui-même que les Idolâtres n'ont jamais songé à donner aucun de ces attributs à leurs Divinités. Le surnom d'*Optimus Maximus* n'appartenoit proprement qu'au Jupiter du Capitole ; & l'on voit dans Cicéron que tout ce que les Philosophes même pouvoient entendre sous ce nom de plus grand & de plus sublime, se réduisoit au Ciel ou à l'Ether *. Dans la suite il fut donné aux Empereurs † , & même à des fonds de terre libres de toute sorte de charges & d'impôts §. Je ne garantirois pourtant pas qu'originellement cette épithete honorable n'ait été pillée

* *Hunc igitur Ennius, ut supra dixi, nuncupat ita dicens : Aspice hoc sublime Candens, quem invocant omnes, Jovem, &c. Cic. de Nat. Deor. Lib. II.*

† *Plin. in Panegyrico.*

§ *Fundus optimus maximus : optimum maximum tradere.*
Expressions usitées chez les Jurisconsultes.

dans quelque Religion Théiste , & appliquée mal-à-propos à un être aussi ridicule que l'étoit Jupiter.

Mais laissons-là les faits dont Mr. Hume s'embarrasse si peu : & faisons passer son opinion par l'épreuve de la Philosophie. Si par la route que Mr. Hume a tracée , le peuple peut parvenir aux mêmes vérités où la raison conduit le spéculateur , & la révélation le fidele ; le peuple est donc en état de former & de concevoir les notions abstraites d'infinité , de simplicité , de spiritualité , de souveraine perfection , de création , & ainsi de suite. Voici donc tout d'un coup un peuple philosophe ; & ce qui est plus singulier encore , la flatterie outrée devient de la Métaphysique. Mais si le peuple est capable de se faire de pareilles conceptions ; il le sera , à plus forte raison , de comprendre la futilité du Polythéisme & de la Théologie païenne , ce qui coûte infiniment moins d'efforts & ne demande que l'usage libre du sens commun. Si le peuple fait les abstractions philosophiques ; il lui sera bien plus facile de secouer le joug de l'Idolâtrie , & de se faire un Théisme raisonné. C'est ainsi que Mr. Hume s'enveloppe dans ses propres subtilités.

S'il prétexte que l'exaltation de l'idée du Dieu favori ne va point jusqu'à cette

hauteur ; il est clair aussi qu'elle ne va pas jusqu'au Théisme ; & que les Religions Théistes n'en sauroient être le résultat.

Et comment seroit-il possible qu'elles le fussent ? Prenons un Jupiter , & tâchons d'en faire un Être infini : Comment nous y prendrons-nous ? Lui laisserons-nous les qualités & les actions que la Fable lui attribue ? cet Être tout parfait sera-t-il encore le fils de Saturne , le mari de Junon , le taureau d'Europe , le Cygne de Leda ? Retrancherons - nous toutes ces imperfections ? Ce n'est plus Jupiter ; c'est tout autre chose substitué à sa place. Nous avons donc reconnu que Jupiter n'est qu'une chimère : nous l'avons anéanti , & au lieu de lui nous adorons le vrai Dieu. Or c'est ici le Théisme de la raison , & non celui de la flatterie.

Rien de plus foible que les preuves de Mr. Hume. L'exemple du servile courtisan , qui divinise le Monarque , vient ici tout-à-fait hors de propos. Le Monarque érigé en Dieu subalterne demeureroit le même individu personnel qu'il étoit avant son Apothéose. Alexandre fils de Jupiter Ammon est encore le vainqueur de Darius , le meurtrier de Clitus , l'incendiaire qui brûla Persépolis. L'alliage des superstitions avec le Théisme , prouve que le

Théisme peut se détériorer : mais il ne prouve absolument point que le Théisme dérive de la source que Mr. Hume a imaginée.

Je n'ai que deux mots à dire sur le parallèle de l'Idolâtrie & du Théisme. Mr. Hume vante fort l'esprit tolérant des Idolâtres , & il en fait avec l'intolérance des Théistes une comparaison qui tourne toute à l'avantage des premiers. Mais en examinant la chose de plus près , il se trouvera que pour la plupart les Idolâtres n'ont été tolérans qu'envers les Idolâtres , & cela étoit fort naturel. Les Divinités des différentes nations étoient ou les mêmes sous différens noms , ou du moins de la même extraction ; de sorte qu'il étoit aisé de les concilier : quelques douzaines de Dieux de plus ou de moins ne faisoient pas un objet : l'Olympe étoit assez spacieux pour les contenir , & quoi qu'en pense Lucien , * il n'étoit pas à craindre qu'ils fissent renchérir le Nectar & l'Ambrosie. Mais Mr. Hume nous persuadera-t-il que l'Idolâtrie ait toujours usé d'une égale douceur envers le Théisme ? L'Histoire de l'Eglise Judaique , celle de l'Eglise Chrétienne sous les Empereurs , celle du Japon & d'autres prouvent trop manifestement le contraire.

* *Concilium Deorum.*

Le Théisme ne prêche que paix , douceur & charité : il nous dit que tous les hommes font nos freres , & que nous devons les aimer comme nous-mêmes. L'Être que le Théiste adore est la souveraine Bonté ,

C'est le pere & l'ami de toute la Nature.

Comment seroit-il possible qu'une doctrine aussi sainte & aussi pure autorisât les horreurs de la persécution ? Et peut-on , sans profaner le glorieux nom de Théiste , le donner à des fanatiques qui se représentent le meilleur des êtres comme un Tyran foible , capricieux , vindicatif , & sanguinaire ? Est-ce là l'idée que nous en donne la Religion naturelle ? n'est-ce pas plutôt celle que se faisoient les païens de leurs fausses Divinités ?

L'unité de Dieu , dit Mr. Hume , semble exiger une unité de foi & de cérémonies. Toute la force de ce raisonnement consiste dans le retour du mot d'Unité ; & par conséquent il ne sauroit être celui d'un Théiste raisonnable.

Le Théisme n'est donc persécuteur qu'autant qu'il est corrompu , qu'autant qu'il est , pour ainsi dire , amalgamé avec la superstition. Une preuve évidente que l'esprit persécuteur naît de la superstition , c'est que moins une Religion est supersti-

tieuse, moins elle est persécutrice. Dans le tribunal qui livre aux flammes les Juifs & les Hérétiques, je ne vois autre chose que la superstition qui persécute le Théisme. Le Gouvernement de l'Angleterre, & celui de la Hollande méritent sans doute des éloges à cause de leur tolérance; mais est-il décidé que l'esprit de la Religion n'influe pour rien dans cette modération du Gouvernement, si conforme à cet esprit? Si elle n'accommode pas toujours le Clergé: ce n'est que dans les cas où l'esprit du Clergé diffère de l'esprit de la Religion.

Mr. Hume n'est pas mieux fondé à soutenir que le Théisme énerve le courage. Les vertus monacales ne sont pas les fruits du Théisme, mais de la superstition. Je ne crains point d'avancer que proportion gardée il y a eu plus de grands hommes & de Héros parmi les Théistes que parmi les Idolâtres: & ce qu'il faut sur-tout remarquer, des Héros moins féroces & moins inhumains.

Il y a un contraste étonnant dans les tableaux de Mr. Hume, & ce contraste va souvent jusqu'à la contradiction. Tantôt il dit que l'Idolâtrie bannit tout sentiment d'humanité; tantôt il n'y a rien de plus doux ni de plus sociable que l'Idolâtrie. Quelquefois la superstition lui paroît lé-

gere, commode & riante; d'autrefois importune & insupportable. Ici il nous peint la Mythologie païenne comme remplie d'absurdités; là il la trouve tout-à-fait plausible; il n'y voit rien d'expressément contradictoire; il soupçonne même qu'elle pourroit fort bien être réalisée dans quelque planète.

Presque tout ce qu'il dit de la corruption des systèmes & de la conduite des hommes, n'est malheureusement que trop vrai: & en général cet ouvrage est plein de choses excellentes, aussi finement pensées qu'heureusement exprimées. Entre plusieurs recherches intéressantes dont il est agréablement mélangé, je trouve une Note qui me paroît mériter un moment d'attention.*

Elle contient deux passages, l'un de Tacite, l'autre de Suetone, par où il paroît que *ces sages païens* (c'est ainsi qu'on les appelle) auroient pris la Religion des Juifs, & celle des Egyptiens pour une même Religion.

Je ne vois pas que cela s'ensuive absolument de ces passages. Pour que le Sénat de Rome proscrivît à la fois le culte Juif, & le culte Egyptien, en exilant ceux qui les professoient dans l'isle de Sardaigne;

* §. XII. n. (a).

il n'étoit pas nécessaire que ce fût le même culte ; il suffisoit que l'un ou l'autre fût opposé au culte Romain , & par-là fût regardé comme également superstitieux : je ne crois pas qu'il faille attacher un autre sens à l'expression *ea superstitione*. Il n'est guere probable que durant le tems que ces Religions étoient tolérées dans la Capitale du monde , on ne se soit pas apperçu de leur énorme différence , à moins que ces rites Egyptiens dont il est parlé ne fussent du Judaïsme mêlé avec la doctrine mystique des Prêtres de l'Egypte : mais alors la remarque de Mr. Hume porteroit encore à faux ; car c'est l'Idolâtrie Egyptienne qu'il prétend avoir été confondue avec le culte des Juifs.

Il n'y eut jamais deux Religions plus opposées. Tout le culte Mosaique paroît n'avoir été institué qu'à la dérision du culte Egyptien , ou plutôt pour le faire détester. Le bœuf devant lequel l'Egypte fléchissoit les genoux ; les Juifs l'offroient en sacrifice : ils mangeoient le bélier , ou l'agneau paschal à l'équinoxe du printems , le jour même que les Egyptiens le portoient en triomphe dans une solennelle procession ; & ils le mangeoient pour se souvenir de la grace que Dieu leur avoit faite en les tirant de ce pays

idolâtre. On fait que sous le second temple les Juifs ne se font plus rendus coupables d'Idolâtrie, & que depuis lors jusqu'à nos jours il n'en est pas resté la moindre trace parmi eux. C'étoit donc une sagesse bien étrange que celle de *ces sages païens* qui confondoient le Théisme le plus pur avec la plus crasse & la plus brutale des superstitions.

Mais Tacite en particulier savoit que les Juifs ne reconnoissoient qu'un seul Dieu, & ne l'adoroient qu'en esprit; ils favoient qu'ils ne souffroient aucun simulacre dans leurs villes; & encore moins dans leurs temples. * Il est vrai que par un travers inconcevable le même Tacite, au même livre de ses Histoires dit que les Juifs ont placé la figure d'un âne dans leur sanctuaire, en reconnoissance de ce qu'une troupe de ces animaux les avoient conduits à des fontaines, lorsqu'errans avec Moïse dans les déserts, ils risquoient de périr de soif.

Cela ne prouveroit pas à la vérité que Tacite ait taxé les Juifs d'avoir adoré cet

* *Judæi mente solâ, unumque numen intelligunt. Profanos qui Deum imagines mortalibus materiis in species hominum effingunt. Summum illud & æternum, neque mutabile, neque moriturum. Igitur nulla simulacra urbibus suis, nedum templis sunt. Non regibus hæc adulatio, non Cæsaribus honor.* Hist. Lib. V.

animal, & encore moins qu'il ait confondu leur Religion avec celle des Egyptiens. Cependant il faut avouer que les plus sages même d'entre les païens se sont fait d'étranges idées de la Religion Juive : C'est que n'étant pas en état de consulter les livres symboliques des Juifs ; ils n'en jugeoient que d'après les apparences & les démonstrations extérieures. Les uns les accusent d'adorer une tête d'âne ; d'autres voyant qu'ils s'abstiennent soigneusement de toucher les pourceaux , regardent cette horreur religieuse comme un hommage religieux : Plutarque est dans cette erreur ; & ce n'est pas la seule : la fête des Tabernacles , & celle même du Sabbat , il les prend , sans hésiter , pour les Orgies de Bacchus.

Mais l'opinion la plus accréditée , c'étoit que les Juifs ne reconnoissoient d'autres Dieux que le Ciel & les Nuages. Tout le monde fait ce vers de Juvenal ; *Nés d'un pere qui respecte le Sabbat , ils n'adorent que les Nuées & la Divinité du Ciel ;* * c'est-à-dire , le Ciel qu'ils croient être une Divinité. Les premiers Chrétiens encoururent le même reproche ; & l'on peut observer

* *Quidam sortiti metuentem Sabbata patrem,
Nil præter nubes & Cæli numen adorant.*

Sat. XIV.

en général que c'étoit-là le lieu commun dont se fervoient les Idolâtres contre les Théistes. Ils ne concevoient pas que l'on pût adorer ce qui n'étoit pas matériel & sensible : & de-là ils tiroient la conclusion immédiate que l'adoration du Théiste s'adressoit à l'étendue du Ciel, ou bien aux amas de vapeurs qui nagent dans l'atmosphère : Témoins ce persifflage d'Aristophane, lorsqu'il met cette fameuse priere dans la bouche de Socrate : *Air immense, puissant Monarque, qui tient la terre suspendue ! & toi brillant Ether ! & vous Nubes, vénérables Déeses, qui tonnez, & qui lancez la foudre !* * On voit par-là quelle foi méritent les écrivains profanes, lorsqu'ils traitent du culte des nations étrangères, & sur-tout des nations Théistes.

Mr. Hume propose aussi une difficulté contre la Théologie Egyptienne, prise de la trop grande multiplication des Dieux animaux, & en particulier des Dieux chats. Il la résout fort plaisamment en disant que l'on n'adoroit que les Divinités adultes, & qu'il étoit permis de noyer les petits Dieux. J'ajouterai quelques observations à cette conjecture.

* "Ω δίσωπ' ἀναξ. αἰθέρωτ' ἀθή, ὅς ἔχει τὴν γῆν μετώρον.
 Δαμπρός τ' Ἄιδῶν, σμυναῖο θεοί, νεφέλαι βροντοποιχίραυται.
 Aristoph. Νεφέλαι.

promenades nocturnes : on pouvoit , par un respect politique les engager dans un lieu particulier de la maison , & y rendre en pleine liberté de conscience , ses très-humbles dévotions à cette espece de Dieux Pénates.

Le Lecteur excusera ces digressions. Je passe tout d'un coup , à la conclusion de l'ouvrage de Mr. Hume , & je finis avec lui.

En voyant d'un côté l'unité de Dieu prouvée par les merveilles du monde physique : en considérant , de l'autre , les contrariétés qui regnent dans le monde moral , les vicissitudes de la vie humaine , tant d'opinions opposées les unes aux autres , & peu d'accord avec elles-mêmes , enfin la conduite des hommes si contraire à leurs opinions ; Mr. Hume croit qu'il ne reste d'autre parti qu'à douter & à se réfugier dans les régions obscures , mais tranquilles de la Philosophie.

Je serai de son avis , aussi-tôt qu'il aura prouvé que le Scepticisme est un état de repos : & que l'esprit humain , environné de ténèbres , flottant dans le doute ; l'incertitude peut goûter une solide paix , & jouir d'une tranquillité durable. Cela se pourroit peut-être lorsque le sujet est in-

différent ; mais celui-ci nous intéresse de trop près pour le laisser ainsi à l'abandon , & pour ne pas desirer d'en être éclairci. Il me semble donc qu'il y a quelque chose de mieux à faire.

Les œuvres de la Nature m'annoncent une suprême Intelligence : les petits détails de la vie humaine ne sauroient renverser cette grande vérité. Quand je ne verrois donc point de moyen de concilier les désordres apparens du monde moral avec l'ordre du monde physique ; je ne m'en prendrois qu'à la foiblesse de mes lumières : je me dirois toujours : Celui qui a formé ces grands Globes qui roulent dans l'immensité avec tout ce qu'ils renferment : celui qui a tracé leur route , & les y conduit avec tant de régularité , est encore celui qui dirige les événemens qui arrivent sur leurs surfaces : tandis que l'Univers entier est son ouvrage , croirois - je que ce petit coin de cet Univers soit soustrait à sa domination ? Il y veille sans doute ; mais d'une manière qui passe ma compréhension , & qui peut-être n'en est que plus sage. Je serai fortifié dans ces idées , si la saine philosophie me fait entrevoir que ces choses qui au premier abord paroissent si discordantes , peuvent

164 *ŒUVRES PHILOSOPHIQUES.*
se concilier : & si je trouve une Religion
qui les concilie en effet, ce sera pour moi
une des plus fortes preuves de la vérité
de cette Religion.

F I N.